

**Evelyne BOURION**

CNRS, INaLF, Nancy

## LE RÉSEAU ASSOCIATIF DE LA PEUR

### INTRODUCTION

*Sentiment* : « état affectif complexe, assez stable et durable, composé d'éléments intellectuels, émotifs ou moraux, et qui concerne soit le "moi" (orgueil, jalousie...), soit autrui (amour, envie, haine...) »  
*Trésor de la langue française*

Si pour chaque personne, le vécu d'un sentiment revêt des caractères si individuels qu'elle peut le considérer comme fondamentalement unique et intime, quand il s'agit de l'exprimer à autrui, il faut se couler dans le moule de la langue : le sentiment devient alors un « référent reconstruit »'.

On peut se poser deux types de questions :

—Comment exprimer, dans une langue, l'expérience intérieure et multiforme d'une émotion intense, en dehors de l'emploi du substantif qui la désigne et des deux ou trois verbes supports consacrés ?

—Puisque l'activité de langage opère une recomposition, une réappropriation du « réel », l'expression dans une langue n'objective que certains aspects de l'expérience vécue : existe-t-il cependant des régularités, un consensus sur les modalités d'expression des émotions dans notre langue ?

En prenant l'exemple du sentiment de la peur, envisagé dans le genre du roman, je voudrais montrer quels aspects d'une telle expérience humaine ont été « mis en mots ». Dans une démarche d'analyse sémantique, alliant sémasiologie (quelle signification ce mot a-t-il dans ce contexte ?) et onomasiologie (pour exprimer cette notion, de quels mots la langue dispose-t-elle ? quels sont les traits qui les différencient ?) j'ai étudié les énoncés de FRANTEXT où sont employés les

substantifs désignant la peur, ainsi que les adjectifs et les verbes de leurs familles morphologiques ; mon but était d'observer si cette mise en mots répondait à une certaine « logique sémantique », si, en d'autres termes, on pouvait dégager un réseau associatif de la peur stable et homogène, dans le genre du roman.

## I. RECHERCHE THÉMATIQUE ET STATISTIQUE LEXICALE

D me faut tout d'abord expliciter la méthode de recherche, adaptée à l'objet — une recherche thématique — et au fonds sur lequel cette étude s'appuie — une banque textuelle.

### 1. Le corpus de recherche

Puisque tout genre de texte entraîne des contraintes, des limites et des prescriptions<sup>2</sup>, il fallait délimiter un corpus aussi homogène que possible, qui permette également d'éviter les disparités liées à l'état de langue : en raison de ces différentes exigences, on a retenu le fonds roman de FRANTEXT pour la période 1830-1970 (qui compte près de 40 millions d'occurrences)<sup>3</sup>.

### 2. Assistance informatique et statistique

Le thème (la peur) est considéré comme une macro-structure sémantique, qu'on postule composée de différentes structures sémantiques stables et reliées entre elles (le réseau associatif). Pour dégager celles-ci, on se propose d'étudier en détail les contextes de la base où « il est parlé de la peur ». Ceci suppose la délimitation, dans la base textuelle, d'énoncés « de la peur » : ce fonds est constitué par l'ensemble des séquences où sont attestés les mots qui désignent la peur en français, *le champ lexical de la peur*, tel qu'on peut le constituer à partir du mot *peur*, de ses « synonymes » et de leurs familles morphologiques. Ces mots comprennent, d'après leur définition lexicographique, l'unité sémantique, le sème /peur/ ; c'est pourquoi la recherche des notions associées à la peur dans le système sémiotique de la langue peut être réalisée dans leur environnement contextuel.

Le champ lexical d'étude se compose donc ainsi :

— de substantifs : *crainte, effroi, épouvante, frayeur, horreur, panique, peur, terreur\** ;

— des adjectifs suivants : *craintif, peureux, épouvanté, terrifié* (pour le groupe « qui ressent la peur ») et *effrayant, effroyable, épouvantable, horrible, terrible* (pour ceux qui qualifient l'agent) ;

—des verbes : *craindre*, *redouter* et la locution *avoir peur*, ainsi que *effrayer*,  
*épouvanter*, *terrifier*, *terroriser* et *faire peur*.

La recherche des associations s'est effectuée autour de ces mots, les *mots-pôles*, à partir de documents spécifiques, qui ont nécessité :

—la délimitation d'un corpus pour chaque mot-pôle : le *contexte de travail* est constitué des 10 mots avant et 10 mots après le mot-pôle (mais la séquence peut être écourtée par un point) ;  
—le traitement informatique et statistique : à partir de l'ensemble des mots attestés autour de chacun des mots-pôles, on réalise une *liste lemmatisée* (qui regroupe les formes fléchies du verbe, et ramène les adjectifs et substantifs à la forme canonique du masculin singulier). Puis chaque liste de *lemmes* fait l'objet d'un tri statistique, celui de l'écart réduit qui permet de distinguer des ensembles de mots se trouvant dans les contextes avec une probabilité d'apparition supérieure à celle que leur fréquence dans le corpus ROMAN (corpus de référence) laissait prévoir : il s'agit des lemmes qui ont un score d'écart réduit supérieur à 3. La proportion de lemmes retenus varie suivant les corpus, de l'ordre de 11 % (près des mots fréquents comme *peur* ou *craindre*), à 40 % près de ceux qui sont peu fréquents, avec une moyenne de 25-30 %<sup>5</sup>.

Un programme informatique permet de disposer, pour chaque mot-pôle, d'un document renfermant les contextes où le mot-pôle est co-occurent, voisine avec les mots sélectionnés<sup>6</sup>.

### 3. Recherche sémantique

#### 3.1. Étape sémasiologique

Mon analyse sémantique a donc porté sur ces contextes où les *mots-pôles* co-occurent avec les *mots sélectionnés par le test de l'écart réduit* : la recherche dans le corpus de travail constitué de l'ensemble des contextes délimités autour de ces *mots-pôles* (qui renferme environ 525 000 occurrences) a pour but de mettre en évidence qu'il existe ou non des notions associées de façon stable à la peur. Étant donné l'importance des corpus à étudier, j'ai appliqué une contrainte supplémentaire, dans la première approche du thème : j'ai étudié les mots qui, sélectionnés par le test de l'écart réduit, étaient de plus attestés chez des auteurs différents, avec une fréquence minimale de 4 dans le corpus sélectionné et dans un minimum de deux corpus. La partie II de ce travail rend compte de cette étude.

L'hypothèse de travail était celle-ci : étant donné l'importance du corpus et du nombre des auteurs, la multiplicité et la variété des situations et des personnages mis en scène, aussi bien que les particularités langagières d'origine sociale ou

individuelle, les mots qui passent la barre des seuils fixés devraient, non seulement être « pertinents » sémantiquement (c'est-à-dire comporter des traits sémantiques qui « ont quelque chose à voir avec la peur ») mais, de plus, être particulièrement représentatifs de la façon dont le français « met en mots » la peur (dans le signifié, la substance sémiotiquement formée). On pourrait considérer ces mots sélectionnés comme l'expression d'un consensus fort, puisqu'ils représenteraient aussi bien les *notions* (plan conceptuel) associées à la peur, que les *mots* auxquels le français, dans le roman — et peut-être comme code —, a recours pour ce faire. Le tri statistique, corrigé par la lecture des contextes pour éliminer les particularités liées à la polysémie, à une œuvre ou un auteur<sup>7</sup>, devrait permettre de cerner le thème de la peur en mettant en évidence des « classes de contenus thématiques, de corrélats ». Parmi les mots retenus, certains figureront dans la base thématique que nous élaborons, soit comme « mots-corrélats » du thème de la peur, soit parce que liés à un ensemble de notions, ils servent eux-mêmes à désigner un thème, soit parce qu'ils signalent une notion-lien avec d'autres thèmes que la peur<sup>8</sup>.

### 3.2. *Étape onomasiologique*

Puis j'ai repris, parmi les mots sélectionnés par le test de l'écart réduit, ceux qui avaient été écartés lors de la première analyse parce qu'il avaient un score de fréquence inférieur à 4 ou bien parce qu'ils n'étaient pas attestés dans plusieurs corpus. J'ai étudié les contextes à la lumière des structures onomasiologiques dégagées par la première recherche pour vérifier si ces « nouveaux signifiants » confirmaient ou non les notions mises en évidence. Cette étude fait l'objet de la partie III.

Je vais énumérer les classes de contenus rencontrés dans les contextes des mots de la peur ; la lecture des énoncés cités en exemple fera apparaître que l'unité minimale au plan sémantique est rarement le « mot » et que plusieurs unités sémantiques sont pratiquement toujours intriquées de façon indissociable dans l'expression.

Je tenterai de montrer, chemin faisant, que même si une recherche des co-occurrences fondée uniquement sur les unités lexicales paraît encore bien imparfaite<sup>9</sup>, elle ouvre des perspectives à une « analyse sémantique assistée » : en effet, comprendre les raisons de la sélection de certains mots renforce l'appréhension du « système conceptuel »<sup>10</sup> étudié et met en évidence comment les multiples sous-systèmes de la langue sont utilisés pour exprimer ce réseau de notions, éléments qui peuvent être repris dans une approche de linguistique du texte.

## II. LES CONTENUS THÉMATIQUES INVESTIS DANS LES CONTEXTES

- Ds se classent sur trois « axes sémantiques » :
- la peur est un sentiment dysphorique, mêlé et intense ;
  - l'expression de ce sentiment : la parole et le corps ;
  - l'évocation de la situation de peur : un événement ponctuel.

### 1. La peur est un sentiment dysphorique, mêlé et intense

#### 1.1. La peur, sentiment dysphorique

On ne s'étonnera pas de trouver, fréquemment associés à l'ensemble des mots du champ étudié, *douleur, souffrance, angoisse, anxiété* qui confortent les renvois aux thèmes DOULEUR, SOUFFRANCE, ANGOISSE, ANXIÉTÉ prévus dans la base thématique. L'étude systématique du champ des sentiments permettra à notre équipe de préciser les associations pouvant être référées de façon à peu près stable à un sentiment particulier, et les zones de « chevauchement sémantique ». Nous pourrions repérer les constantes avec lesquelles le français exprime les grandes « classes » de sentiments (dysphoriques, euphoriques, altruistes, égocentrés) et sur cette « toile de fond », l'analyse de similitudes entre sentiments de classes différentes prendra un relief nouveau (« en proie à ce *désir panique* qui ressemblait à *la peur* », Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913, p. 67).

Le caractère *dysphorique pour ego*<sup>11</sup> se révèle également dans un ensemble d'adjectifs sélectionnés par le test, figurant ci-dessous, en 1.3 où j'explicité la notion d'intensité : comme les autres modalités (ontique, épistémique, aléthique, etc.), la modalité évaluative (qui revêt, ici, la valeur : /dysphorique/), ne peut s'envisager que relativement à *un univers, un monde et un acteur*<sup>12</sup>.

#### 1.2. La peur est un sentiment dysphorique et mêlé

Le mélange des sentiments s'exprime selon deux modalités :

1.2.1. *La peur et les sentiments dysphoriques associés* sont exprimés par des substantifs : *colère, dégoût, haine, inquiétude, honte, solitude, rage, remords, pitié, stupeur ; fureur, ennui et défiance*, (sélectionnés seulement près de *crainte* et *effroi*) ; *désespoir* (sélectionné seulement près de *épouvante et panique*).

...une sorte de dégoût mêlé d'effroi... (Balzac, *Le Père Goriot*, 1835, p. 119)

La solitude de ma vie m'effrayait ; je n'avais plus rien, ni frère, ni sœur, ni père, ni mère, ni maîtresse (M. Du Camp, *Mémoires d'un suicidé*, 1853, p. 114)

...et, prise d'une terreur folle, éperdue de souffrance et de honte... (Zola, *L'Œuvre*, 1886, p. 150)

...une curiosité éternée, mêlée de colère et d'épouvante, me tenait jour et nuit dans un état d'extrême agitation (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1886, p. 1092)

Remarque : l'expression par des adjectifs est peu représentée. Seul *affolé* passe les seuils fixés, et, avec des scores inférieurs *honteux*, *haineux*, *inquiet* sont également sélectionnés (pour des exemples, v. partie III).

1.2.2. *La peur et les sentiments d'autres registres* (euphoriques, altruistes, etc.), en notant que ceux-ci sont moins attestés que les sentiments dysphoriques et avec une moins grande unanimité auprès des différents substantifs de la peur (v. le tableau 1 en annexe) :

—\* expression par des substantifs :

*joie, espoir, espérance, admiration, étonnement, respect, curiosité, désir ; amour* (seulement avec *crainte*), *tendresse* (seulement avec *effroi*) :

...la marquise en proie à d'horribles alternatives de terreur et d'espoir... (Ponson Du Terrail, *Rocambole*, t. 2, 1859, p. 205)

Ça la bousculait, elle n'aurait pu dire si elle tremblait d'espoir ou de crainte (Zola, *La Terre*, 1887, p. 282)

...avec une espèce d'admiration et une espèce de terreur (Barbusse, *Le Feu*, 1916, p. 285)

—\* expression par des verbes :

...il lui faisait peur, et il en avait peur (Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, p. 123)

...l'inconnu qui effraye et attire (Zola, *Madeleine Ferai*, 1868, p. 8)

Elle n'eût pu dire si elle espérait ou redoutait la venue de ce quelque chose de nouveau que lui avait promis Rouletabille (G. Leroux, *Rouletabille chez le Tsar*, 1912, p. 60)

—\* par des adjectifs :

*tendre, humble, timide, doux, ravi, suave* (uniquement avec *terrible*).

...il regarda son neveu d'un air humble et craintif... (Balzac, *Eugénie Grandet*, 1834, p. 66)

Il y a ici, au milieu de cette vie si belle et si suave en apparence, quelque chose de terrible et d'implacable (Sand, *Lélia*, 1839, p. 449)

...cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi (Hugo, *Les Misérables*, 1862, p. 493)

—\* *Sacré, respectueux, religieux*, épithètes des substantifs désignant la peur, expriment également un type de mélange des sentiments ressentis par *ego* : il est particulier au plan linguistique, puisqu'il est lexicalisé, ce qui signifie qu'à travers de multiples « discours », il est entré dans « la langue ». On le trouve attesté dans les dictionnaires généraux qui lui consacrent une subdivision dans les articles du mot-vedette adjectif ou substantif. Le test a sélectionné *sacrée*, comme épithète de

*terreur* et *horreur*, *respectueuse* pour *terreur*, *horreur* et *épouvante* ; la *terreur* peut être également qualifiée de *superstitieuse*, et l'*horreur* de *religieuse*. Dans le corpus des adjectifs, l'emploi de *solennel* coordonné à *terrible* s'explique de la même façon :

Il y avait à la fois quelque chose de lugubre, de solennel et de terrible dans l'accent du comte (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 482)

...et ce mot de père n'éveillait dans sa pensée qu'une idée de terreur respectueuse (Zola, *Madeleine Feraï*, 1868, p. 51)

...« que me veut-il... » se demandait le bonhomme avec une espèce d'horreur sacrée (G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, 1926, p. 244)

L'idée que le Matterhom, non content de s'animer, de se défendre dans ses propres abîmes, pouvait retrouver et frapper à distance ses profanateurs, pour lesquels l'infini des terres et des mers n'aurait pas de refuge, acheva de remplir Clemens d'une horreur religieuse, d'une peur que nulle nuit en cabane, nulle histoire d'esprits par temps de sortilège et de brume ne lui avait jamais communiquée. (J. Peyré, *Matterhom*, 1939, p. 29)

Pour exprimer le mélange de sentiments, les auteurs ont déployé une gamme impressionnante de formulations, de procédés linguistiques qui mériteraient une étude exhaustive : j'ai essayé d'en faire figurer le plus grand nombre possible dans les exemples. Cette notion justifie la présence de certaines lexies dans la sélection par le test (comme *sorte de*, *espèce de*, *mêlé*, *mélange de*).

### 1.3. La peur est un sentiment intense.

J'étudierai successivement les « mots » de l'intensité et les procédés, les ressources linguistiques, exploités par les auteurs pour exprimer l'intensité.

1.3.1. *Les mots de l'intensité* : les caractères « dysphorique » et « intense — et surtout d'intensité maximale — dans le registre dysphorique » rendent compte de la sélection d'adjectifs tels que : *atroce*, *affreux*, *horrible*, *effrayant*, *effroyable*, *hideux*, *sombre*, *étrange*, *singulier*, *tourmenté*, *désagréable*, *bizarre*, *mystérieux*, *sinistre*, *désespéré* (qui peuvent qualifier l'agent de la peur, un élément de la situation ou le patient), et auxquels, en contexte, on attribue le sème /dysphorique/ en référence à *ego* : ce sème fait partie du signifié linguistique par exemple dans *étrange* ou *mystérieux* si on peut le postuler (comme sème afférent) après étude de la récurrence du sème et des isotopies dans l'analyse d'un énoncé.

La notion d'intensité (pour *ego*) peut être exprimée avec des adjectifs épithètes du substantif désignant le sentiment (éventuellement employés avec expression du degré). La sélection a retenu : *profond* (antéposé et postposé, pour sa co-occurrence avec *horreur* — dans ses deux sens —), *vi*/(pour *terreur*), *panique* (adjectif associé *kpeur* et *terreur*)<sup>13</sup>, *infini* (avec *horreur*), *extrême* (épithète de *crainte*). L'intensité

s'exprime aussi dans *épouvante atroce* ou *abominable* (de score plus faible que le seuil fixé) :

- ...cette famille était en proie à la plus vive terreur (Balzac, *La Cousine Bette*, 1846, p. 366)
- ...soulevée par une épouvante folle, par une horreur profonde... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1889, p. 1336)
- Ce n'était pas la peur, c'était une épouvante à la fois atroce et solennelle qu'il ne connaissait plus depuis son enfance (A. Malraux, *La Condition humaine*, 1933, p. 184)
- ...ma crainte de leur présence, de leur odeur (des femmes), était extrême... (P.-J. Jouve, *La Scène capitale*, 1935, p. 174)

Avec des scores variables, *pareil* et *véritable* émergent du test pour leurs valeurs démonstrative et emphatique, quand ils sont épithètes des substantifs :

- ...avec une véritable épouvante dans ses yeux hagards (G. Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchette*, 1937, p. 1311)
- ...la panique me prit, une véritable panique (F. Sagan, *Bonjour tristesse*, 1954, p. 127)

### 1.3.2. Les procédés linguistiques employés pour marquer l'intensité

Les résultats du test de l'écart réduit font apparaître avec une grande régularité la co-occurrence très fréquente du mot-pôle avec lui-même (répétition : 2, voire 3, 4 fois dans une courte séquence) et ce fait est constant dans les contextes des substantifs et des adjectifs. Plus généralement, on observe la co-occurrence systématique des mots du champ lexical étudié qui s'explique par le procédé stylistique de « l'expressivité » (signifiant ici « exprimer l'intensité du sentiment vécu »):

- co-occurrence de mots appartenant à la même partie du discours (deux des substantifs, adjectifs ou verbes exprimant la peur)
- ou co-occurrence d'un mot-pôle avec un, deux ou même trois des autres types grammaticaux (par exemple un des substantifs + un ou deux des adjectifs + un des verbes étudiés, v. en annexe le tableau de ces co-occurrences).

— Co-occurrence du mot-pôle avec lui-même :

- ...j'ai peur de moi ! j'ai peur de la peur ; peur des spasmes de mon esprit... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 853)
- ...j'ai peur du soleil, j'ai peur des trajets, j'ai peur de ce décor où nous nous rencontrons, j'ai peur de ce que je lis dans son regard quand il m'aperçoit (Montherlant, *Le Songe*, 1922, p. 194)
- ...la fuite devant demain, la peur des peurs de demain et d'après-demain... (Montherlant, *Le Songe*, 1922, p. 167)
- ...maintenant elle avait peur de lui, une peur d'animal, peur comme on a peur d'un fou avec lequel on est enfermé... (Montherlant, *Pitié pour les femmes*, 1936, p. 1148)
- On s'imaginait craindre la mort : on craint l'inattendu, l'explosion, on se craint soi-même. (Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, 1942, p. 347)

... — petit bonhomme, tu as eu peur... il avait eu peur, bien sûr ! (Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, 1943, p. 488)

— Co-occurrence entre les mots du champ lexical :

...c'était de l'effroi, de l'Épouvante, une horreur sacrée (A. France, *La Vie en fleur*, 1922, p. 529)

...l'épouvante était là — pas la peur, la terreur, celle des bêtes, des hommes seuls devant l'inhumain (A. Malraux, *La Condition humaine*, 1933, p. 401)

...à peine délivré de son terrible regard, je redoutais horriblement de m'y exposer de nouveau (R. Tœpfer, *Nouvelles genevoises*, 1839, p. 34)

...car il éprouvait une angoisse effroyable, composée de plusieurs terreurs différentes (L. Duranty, *Le Malheur d'Henriette Gérard*, 1860, p. 253)

Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1882, p. 798)

Il ne savait pas encore pourquoi les ténèbres lui semblaient effrayantes ; mais il les redoutait d'instinct ; il les sentait peuplées de terreurs (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1885, p. 1042)

...la terrible présence le glace d'effroi (R. Vailland, *Drôle de jeu*, 1945, p. 104)

Remarque : il faut rappeler que les co-occurrences dont il est fait état dans le tableau en annexe portent sur les contextes sélectionnés, c'est-à-dire sur des séquences de 21 mots au maximum ; les chiffres seraient encore plus importants si on augmentait la longueur de la séquence, comme on peut s'en apercevoir à la lecture de contextes que j'ai allongés pour des raisons de compréhension ou bien si on faisait une recherche dans la base à l'aide du logiciel STELLA qui propose le choix de la phrase (séquence comprise entre deux ponctuations fortes).

#### 1.4. Associations syntagmatiques et structures sémantiques

##### 1.4.1. L'intensité

Quand un locuteur considère, hors contexte, les différents substantifs, adjectifs ou verbes que lui offre le lexique français pour désigner la peur, sa conscience linguistique peut l'induire à les organiser selon une gradualité d'intensité : la lecture des contextes révèle qu'il est impossible d'évaluer *a priori* l'intensité, dans l'état de langue étudié. Dans l'ancienne langue, *crainte* (a.fr. *crieme*, presque toujours employé absolument) désignait un sentiment d'intensité maximale (dans des associations comme *la crainte de l'ennemi* ou *crainte de mourir*), et, pour cette raison, on ne trouve pas l'association *crainte extrême* (*extrême* n'est pas attesté dans nos fonds, à propos de la classe des sentiments, avant le XVII<sup>e</sup> s. ; pas d'attestations non plus de *crainte respectueuse* par rapport au divin, *respectueux* datant du milieu XVI<sup>e</sup> s. et s'employant d'abord à propos de personnes). Dans l'état de langue moderne, en revanche, le signifié de *crainte* peut comporter une

gradualité de valeurs pour le sème /intensité/ qui dépend du contexte : c'est pourquoi on peut trouver *crainte* et *craindre* avec *rhume, de déplaire, du/le ridicule*, etc. à côté d'exemples où ils sont associés à *mort* ou *mourir* parce que *ego* court un véritable danger.

Si l'on constate un lien syntaxique, et plus encore si cette relation est « figée », c'est qu'il y a un lien sémantique fort<sup>14</sup> : on doit étudier le signifié du syntagme, en considérant que celui-ci est une unité sémantique, obtenue après un ensemble d'opérations « d'interprétation du sens », à partir des relations entre les sèmes des unités de l'association syntagmatique. D est particulièrement éclairant d'avoir, pour cette étude, des contextes où les unités lexicales sont attestées dans différents types d'associations (variations sur forme active/forme passive d'un verbe, modulations sur le degré de l'adjectif, etc.).

Pour les adjectifs comme *effroyable, terrible, horrible*, le même problème se pose : ils sont souvent qualifiés de simples « intensifs » mais dans les contextes de la peur, ils sont toujours marqués à la fois par l'intensité et le caractère dysphorique, et pour *ego*, ces sèmes sont en valeur maximale dans la plupart des contextes (v. paragraphe 3 pour le commentaire à propos des agents de la peur).

#### 1.4.2. Le mélange des sentiments

On a vu que cette notion est importante, que son expression linguistique revêt des formes variées, expliquant la sélection par le test statistique de différents mots. En fait ce problème dépasse le cadre du thème de la peur et serait à prendre en compte au plan du thème SENTIMENT (comme macro-structure sémantique de niveau surordonné)<sup>15</sup>.

On peut rapprocher de la notion de mélange la constatation qu'à différentes périodes de l'histoire de la langue, le même mot a pu désigner deux sentiments différents. En ancien et moyen français, *doute* pouvait signifier aussi bien « soupçon, hésitation » que « crainte », (sens vieilli à partir du début XVII<sup>e</sup> s., encore chez Rousseau, v. FEW s.v. *dubitare*, qui précise que *douter* vit dans le parler lorrain au sens de « craindre » ; cf. *redouter*). De même, dans la période moderne, *horreur*, qui dénotait à l'origine un sentiment intense d'effroi, désigne également un sentiment profond d'aversion morale, de dégoût et ce signifié peut être affecté sans ambiguïté à *horreur* quand il est employé dans certaines constructions syntaxico-sémantiques (type : qqc/qqn fait horreur à qqn ; pour ce travail j'ai éliminé des mots comme *mensonge*, attesté dans *avoir horreur du mensonge*). Mais la lecture de contextes nombreux amène à considérer que ce sentiment est, par nature mêlé, et que les deux sèmes peuvent coexister, par un effet de la surdétermination.

Si la langue peut utiliser pendant une certaine période, le même signifiant pour exprimer deux sentiments « différents », tout en conservant sa cohérence de système symbolique de communication, c'est probablement parce qu'ils sont « proches » sur le plan psychologique, appartenant au même « registre » : le mot *dégoût* est constamment sélectionné dans les contextes des mots de la peur (fréquent et adjoint à 7 des 8 substantifs de la peur). Il faudrait étudier systématiquement l'ensemble du champ lexical des sentiments, en diachronie (et avec l'éclairage de l'étymologie), pour mettre en évidence les régularités, et aussi comment l'évolution du sens d'une unité peut entraîner des remaniements à l'intérieur d'une partie du champ. On peut se demander alors si les deux sens continueront à coexister, ou si le sens « peur intense » de *horreur* est en train de disparaître, au profit de « aversion, dégoût, rejet profond », comme le deuxième sens de *doute* s'est effacé au cours de l'histoire.

#### 1.4.3. Statistique lexicale et sémantique

Le principal problème rencontré dans une recherche sémantique utilisant la statistique lexicale est lié à une contrainte technique initiale : dans la première approche, on ne peut étudier que la co-occurrence entre deux *signifiants*, la distinction entre les deux sémèmes n'étant pas réalisable *a priori*. Mais si difficultés il y a, elles soulignent en même temps, me semble-t-il, la pertinence de recherches sémantiques fondées sur le tri statistique, étant donné que les disparités entre les mots du champ lexical (de l'ordre de la « polysémie » à *horreur*, des différences d'intensité à accorder au signifié de *crainte*, *terrible* ou *horrible*, suivant les contextes) sont mises en évidence par les résultats statistiques qui font apparaître des associations atypiques dans le champ étudié. C'est seulement dans les contextes de *craindre* que l'on trouve sélectionnés des termes comme *rhume*, *déplaire*, près de *redouter* et *craindre*, *complication*, près de *crainte*, *ridicule* et *scandale*. On peut alors réaliser une approche plus fine en tenant compte d'autres paramètres (emploi en locution, ou avec tel verbe p. ex.), puisque dans la majorité des cas, un sémème (correspondant souvent à un « sens » en lexicographie), peut être lié d'une manière régulière à une « forme syntaxico-sémantique »<sup>16</sup>, et que celle-ci émerge du test statistique, en raison de l'importance quantitative du corpus. Sur ce « fond » de régularité syntagmatique, toute création d'auteur ressort d'autant mieux, comme cet exemple de Jouve, seul auteur du corpus à employer *comble* dans une nouvelle « forme » (avec un animé au cas ergatif et *mettre*) : « ...moi j'ai encore mis le comble à l'horreur et j'ai crucifié son fils... » (J.-P. Jouve, *Paulina 1880*, 1925, p. 193) ; cf. également *ibid.* l'association atypique *terroriser d'amour* ou chez Hugo *épouventé de joie* (*Notre-Dame de Paris*, 1832, p. 506).

## 2. L'expression du sentiment : la parole, le corps

Les registres selon lesquels la peur s'exprime peuvent se résumer ainsi :

- 1. la parole, le cri / se taire, ne pouvoir parler.
- 2. voir et comprendre /exprimer par le visage.
- 3. les manifestations physiologiques.
- 4. le mouvement, l'incapacité de bouger.
- 5. l'impuissance, être non-sujet

### 2.1. « la parole, le cri / se taire, ne pouvoir parler »

Le registre de la parole, (envisagée en référence à *ego*) est minoritaire ; à la peur comme sentiment dysphorique et intense est attachée une notion d'indicibilité qui revêt deux modalités distinctes (pouvant, bien entendu, être combinées) :

—un pôle « non-possibilité de trouver des mots pour exprimer cela » : *vague, indicible, indéfinissable, confus, étrange, peur sourde, inexprimable.*

—un pôle « non-possibilité de reconnaître qu'on éprouve ce sentiment<sup>17</sup> (et *a fortiori* de l'avouer à un tiers, ce qui peut, dans certains contextes, être en rapport avec le danger qu'il y aurait à montrer sa peur à l'agent de celle-ci) » : *secrète, cacher, trahir<sup>18</sup>, inavoué, indicible, inexprimable.*

Remarque : les résultats du test de l'écart réduit dont j'ai fait état jusqu'à présent ne concernaient que les résultats positifs et supérieurs à une valeur fixée. Mais celui-ci apporte aussi des résultats de scores à valeur négative qu'il est intéressant d'examiner : on constate la sous-représentation des mots du registre de la parole. *Dire* se trouve affecté d'une valeur négative dans l'ensemble du champ étudié, avec les scores les plus importants pour *terreur* (-6,57), *épouvante* (-4,81) et *effroyable* (-4,73) ; c'est le cas également de verbes comme *appeler, demander, parler*, ainsi que de mots liés au domaine de la connaissance, comme *savoir, connaître, intelligence*. L'étude de la macrostructure sémantique peut prendre en compte des éléments de cet ordre, qui s'expliquent à la lumière des autres données : ce fait est cohérent avec les régularités dont je vais rendre compte, c'est-à-dire le fait que ce sentiment est exprimé, de façon systématique, dans le roman, par ses manifestations physiologiques : pâleur, mouvement de recul, fuite, etc., et par l'usage du cri, qui est un mode d'expression infralangagier.

2.1.1. Si le registre de la parole est attesté, il l'est par ces lexies : *avouer, dire* (256 fois dans les contextes de *avoir peur*<sup>19</sup> — locution attestée 3139 fois —, 71 fois dans ceux *défaire peur* — locution attestée 771 fois — mais il faut noter que *dire* n'est jamais sélectionné par le test autour des substantifs, adjectifs et verbes) ; *balbutier* (sélectionné avec *effroi* et *avoir peur, faire peur*), *s'écrier* (on notera que la

présence de ces verbes entraîne, en général, le style direct) ;  
*accent* (dans les contextes de *terreur* et *terrible*) :

...on l'entendit s'écrier avec l'accent de la plus violente terreur : à moi ! à moi ! (J. Veme, *Les Enfants du Capitaine Grant*, 1868, p. 244)

Ma mère me dit seulement : « comme tu m'as fait peur, vilain garçon » (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1884, p. 900)

...je ne sais plus..., balbutiait l'effroi de l'enfant (P. Adam, *L'Enfant d'Austerlitz*, 1902 p. 223)

...ne m'en parlez plus, c'est honteux à dire, j'ai peur ! (Proust, *À la recherche. Le Temps retrouvé*, 1922, p. 804)

Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte (G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, 1936, p. 1256)

...peut-être suis-je risible de m'effrayer, et pourtant, je vous l'avoue, je pars parce que j'ai peur (J. Gracq, *Un beau ténébreux*, 1945, p. 60)

2.1.2. *l'expression est impossible : inavoué, muet, indicible, inexprimable*

(assumés par *ego* ou par le narrateur, selon les contextes) :

Le vieux prieur retomba sur son fauteuil de chêne, en joignant ses mains jaunes et ridées dans un sentiment d'horreur et de consternation inexprimable (G. Sand, *Lélia*, 1833, pp. 305-306)

...regardant avec une muette épouvante l'abîme dans lequel elle venait d'être précipitée... (J. Sandeau, *Melle de La Seiglière*, 1848, p. 295)

...et, détachant chacun des mots, il en prononça d'autres qui n'avaient entre eux aucun sens et qui cependant trahissaient une indicible terreur (F. Carco, *L'homme traqué*, 1922, p. 104)

...depuis plusieurs jours, la crainte inavouée somnolait au fond de lui-même... (J. Green, *Moira*, 1950, p. 45)

On pourrait ajouter *silence* (cf. : « ...ce silence terrifié qui était tombé entre la mère, le fils, la petite-fille, ce frissonnant silence où les familles enterrent leurs tragédies domestiques » [Zola, *Le Docteur Pascal*, 1893, p. 210] ; « les hommes sortent dans un silence épouvanté » [G. Leroux, *Rouletabille chez le tsar*, 1912, p. 147]) qui satisfait aux conditions requises, car retenu dans les contextes de *effrayer*, *effrayant*, *épouvanter*, *horrible*, *terrible*, mais l'étude des énoncés montre qu'il se situe plutôt sur le versant « agent de la peur », qu'il s'agisse du silence envisagé de façon globale, ou qu'il concerne le mutisme d'un acteur particulièrement important pour *ego* dans la situation ; pour cette raison, je le considère comme une entité de la situation (et il figure dans la partie 3).

2.1.3. *l'expression d'une peur intense* peut prendre la forme du cri :  
*cri* (*pousser un*), *crier*, *hurler*, *clameur*, *hurlement*<sup>20</sup> :

Jeanne poussa un cri ... un cri strident et terrible, un cri d'effroi qui s'en alla vibrer à travers l'espace... (Ponson du Terrail, *Rocamboles*, t. 3, 1859, p. 501)

En bas du puits, les misérables abandonnés hurlaient de terreur (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1562)

...brusquement, un cri terrible de femme (Camus, *L'État de siège*, 1948, p. 190)

On peut se demander si le caractère indicible est lié à tous les sentiments quel que soit le registre (groupe dysphorique, euphorique, comme la joie, etc.). Les études concernant les autres sentiments permettront de vérifier si tel est le cas : il faudrait alors probablement considérer qu'il s'agit d'un procédé d'expression de l'intensité.

## 2.2. « *regarder, voir /exprimer par le visage ; comprendre /ne pas comprendre* »

Le test a sélectionné de façon constante les mots suivants (et, les cinq premiers, ont, de plus, des scores de fréquence très élevés dans chacun des corpus) : *regard, yeux, (œil uniquement sélectionné près de craintif, en emploi absolu ou dans coup d'oeil), visage, regarder, contempler, considérer, vision ; idée* (et à *l'idée de*), *inexplicable* :

### 2.2.1. « *Le regard* » :

...ils regardaient, béants d'horreur (Flaubert, *Salammô*, 1863, p. 114)

Hélène, interrompue au milieu de ses doléances, s'arrêta net, en jetant un coup d'oeil craintif sur son amant, comme si elle eût redouté d'être maltraitée par lui... (Zola, *Madeleine Féral*, 1868, p. 262)

...la face épouvantée, les yeux élargis d'horreur, les mains jointes dans un geste de supplication... (Zola, *La Joie*, 1884, p. 927)

Le regard le plus intrépide n'eût pas considéré sans épouvante cette obscure immensité... (J. Verne, *Tour du monde*, 1873, p. 181)

...et il la considérait avec un véritable effroi, comme si elle eût joué au bord d'un précipice qu'il eût été seul à voir (R. Martin du Gard, *Devenir*, 1909, p. 170)

...à présent un tremblement insurmontable la secouait toute ; et ses yeux se dilataient comme si une atroce vision les eût remplis d'horreur (P. Benoît, *L'Atlantide*, 1919, p. 269)

...la vieille fille jeta sur sa mère un regard alarmé, car elle craignait que d'apprendre la mort d'une de ses « contemporaines » ne « frappât sa mère » (Proust, *A la recherche*, 1922, p. 978)

Un coin de bonnet blanc, un œil bleu, craintif et coléreux, c'est tout ce que les cousins en apercevront ce soir (de Marie) (J. Malègue, *Augustin ou le maître est là*, 1.1, 1933, p. 47)

— Les adjectifs associés à *yeux* obtiennent des scores variables suivant les corpus : *élargis, dilatés* (cf. ci-dessus le verbe *dilater*), *écarquillés, arrondis, agrandis, fixes*. L'acte de regarder peut être exprimé par *spectacle* (qui a été sélectionné avec les critères de contraintes fortes près des adjectifs du pôle *agent* comme *effrayant, effroyable, épouvantable, horrible, terrible* ainsi qu'avec *terrifié*, et, avec des scores plus faibles, dans d'autres corpus) :

Franz était comme fasciné par cet horrible spectacle... (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 508)

Une pareille infamie, un pareil ravalement des êtres chers, sacrés, vénérés, au niveau de la bête, le laissaient épouvanté et révolté comme devant le spectacle d'une odieuse dégradation infligée à ses idoles (M. Van der Meersch, *Invasion 14*, 1935, p. 264)

### 2,2.2. « comprendre /ne pas comprendre » :

Nous en étions là, ahuris de tant d'événements aussi terribles qu'inexplicables, quand... (G. Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, 1907, p. 121)

J'étais terrifié à l'idée d'être tué, amputé ou aveugle (J. Dutourd, *Pluche ou l'amour de l'art*, 1967, p. 237)

Étant donné l'ampleur du champ étudié, je ne donne ici que les grandes lignes des résultats de l'étude sémantique. En fait, la sélection de ces mots par le test et leur fréquence rendent compte de la possibilité de double construction, *agent/patient*, puisque dans les contextes, des mots comme *yeux* ou *visage* peuvent référer à ces deux types d'entités de la situation de peur, comme le montrent les exemples suivants :

...il restait encore immobile comme frappé à mort par le regard terrible dont il était l'objet. (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830, p. 169)

ils tâchèrent d'imprimer à leur visage un aspect effrayant, et ne produisirent aucun effet (Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1880, p. 173)

...immobile, Flore avait blêmi, sous ce regard d'exécration terrifiée (Zola, *La Bête humaine*, 1890, p. 233)

On ne vient pas facilement à bout de cette peur irraisonnée, enfantine, qui me fait me retourner brusquement lorsque je sens sur moi le regard d'un passant (Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, 1936, p. 1205).

Une double remarque s'impose :

Si le test ne permet, en première approche, que de rendre apparente la co-occurrence non aléatoire d'un mot comme *yeux* avec les mots de la peur, l'étude sémantique des contextes fait émerger les « faisceaux de traits sémantiques » impliqués, qui ne peuvent se comprendre sans l'apport des sèmes contenus dans l'adjectif associé (ou un autre élément lié syntaxiquement). Dans les contextes de la peur, quand on réfère à cette partie du corps, c'est pour rendre compte du fait que *voir* est souvent lié au déclenchement de l'émotion, que la perception visuelle s'accompagne de la compréhension intellectuelle du danger et que le regard révèle (à autrui) le sentiment éprouvé par *ego* : quand *yeux* figure dans des syntagmes avec *agrandis*, *écarquillés*, *élargis*, *fixes* (adjectifs dont on ne peut expliquer la sélection par le test statistique que par la prise en compte du syntagme, qui est l'unité sémantique), c'est pour décrire le regard de la personne qui éprouve la peur, pour l'expression du sentiment<sup>21</sup>, donc pour un ensemble de sèmes, un sémème bien particulier. Au plan sémantique, des syntagmes de forme syntaxique variable sont « équivalents » et il peut s'agir d'un énoncé plus long, d'un membre de phrase. La sélection de mots comme *yeux* ou *visage*, attestés ici dans un « sens » bien

particulier, rend compte du fait que les contextes *évoquent un sentiment et aussi* que ce sentiment est la *peur*. L'analyse du champ des sentiments permettra de préciser des éléments à considérer non plus au niveau du *mot* mais de l'énoncé : les *yeux* sont qualifiés d'« agrandis » dans la peur et la joie, l'étonnement : est-ce le cas pour d'autres sentiments ? lesquels ? Existe-t-il des sentiments pour lesquels on ne fait jamais référence à l'expression par le regard ? Les études que l'équipe thématique de l'INaLF mène mettront en évidence des constantes d'ordre anthropologique, psychologique et culturel, dans le sens où des représentations de réalités humaines sont intégrées à ce système sémiotique particulier qu'est une langue comme aux sémiotiques de la culture. Ces éléments se sont avérés suffisamment consensuels pour forger la langue à travers de multiples « discours »<sup>22</sup>. Rendue possible par l'existence de FRANTEXT, et l'importance du corpus, cette recherche permet des analyses intéressantes à deux points de vue : au plan des régularités qui émergent de l'ensemble des contextes grâce au tri statistique et aussi parce que sur la base de ces résultats, des études sur un auteur, un autre genre que le roman ou des comparaisons avec d'autres langues pourront faire ressortir les accords et les disparités.

### 2.3. Manifestations physiologiques

#### 2.3.1. le corps en général :

*trembler, frissonner, frémir, claquer des dents, suer, hérissier*  
(des cheveux,

sélectionné seulement avec *épouvante*) :

Une seule crainte, un seul frisson de terreur l'agitait (Ponson du Terrail, *Rocamboles*, t 3, 1859, p. 477)

...la persienne derrière laquelle Pierre et Félicité suaient la peur et la colère... (Zola, *La Fortune des Rougon*, 1871, p. 257)

...les dents de Renée claquaient de terreur, et il lui semblait qu'on jetait des seaux d'eau glacée sur ses pieds nus (Zola, *La Curée*, 1872, p. 516)

#### 2.3.2. « être blême, sans vie, dans un état qui ressemble à la mort » :

*blêmir, pâle, glacer, glacé, grelotter, mort (adj. et subst.), mourir* 23 :

...éperdue, avec une peur de la mort qui la blêmissait (Zola, *Pot-Bouille*, 1882, p. 285)

...elle se tut, tout son sang s'arrêta et elle restait muette et glacée, à le regarder avec des yeux épouvantés (R. Rolland, *Jean-Christophe, La révolte*, 1907, p. 601)

...mais son pâle et spectral visage reflétait une terreur indicible (G. Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*, 1908, p. 91)

L'intolérable sensation d'être pris au piège, de trouver dans la fuite un couloir sans issue, le mit debout, le front glacé, les bras mous dans une inexprimable terreur (G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, 1926, p. 144)

...effondrée sur une chaise, à demi morte d'épouvanté... (M. Van der Meersch, *L'Empreinte du dieu*, 1936, p. 184)

### 2.3.3. *les parties du corps* :

*cœur* est le seul mot de cette classe à se trouver sélectionné dans l'ensemble des corpus, avec les contraintes que j'ai appliquées à la première collecte :

...et, éperdu, les yeux fixés droit devant lui, n'osant remuer d'épouvanté, il entendait son triste cœur lui battre à coups pressés, la poitrine (E. Bourges, *Le Crépuscule des dieux*, 1884, p. 247)

Remarque : les énoncés dans lesquels figure *cœur* sont à étudier à travers le champ des sentiments, car, à côté des syntagmes comme *le cœur rempli de, plein de* qui valent pour tous les sentiments, on s'aperçoit que certains syntagmes sont liés à des notions propres à chaque thème. Pour le thème de la haine, le test a sélectionné *cœur pétri, chargé, gonflé*, alors que ces associations ne se rencontrent pas avec les substantifs de la peur. En revanche on y trouve *cœur serré* à côté des allusions aux pulsations {*battre, battements*}, *êtreindre le cœur* (avec la peur au cas ergatif), ou bien *cœur* est employé dans des syntagmes de type « locatif » comme *recevoir un coup dans le cœur, sentir grandir en son cœur une épouvante inconnue*, etc.

## 2.4. *Le registre du mouvement*

### 2.4.1. « bouger » :

*fuir, fuite, s'enfuir, sursaut, reculer, recul, galop* (sélectionné seulement près de *panique*), *(se) détourner* (sélectionné dans les contextes de *épouvante* et *horreur*) ; *mouvement* et *geste* (comme termes génériques qui peuvent se réinterpréter à la lumière des précédents) :

Je m'enfuis tout chancelant d'épouvanté, sans autre projet que de me dérober pour l'instant aux affreuses tortures de la peur et de la honte (R. Tœpfer, *Nouvelles genevoises*, 1839, p. 123)

Villefort, ivre d'horreur, recula jusqu'au seuil de la chambre et regarda le cadavre (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 684)

...secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos nerfs... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 200)

...la même cohue ruisselait en un galop de panique sans cesse accru (Zola, *La Débâcle*, 1892, p. 365)

Sursaut d'épouvanté de l'enfant (L. Frapié, *La maternelle*, 1904, p. 171)

Les deux demoiselles larmoyèrent et détournaient les yeux de Camille avec épouvante (P. Drieu La Rochelle, *Rêveuse bourgeoisie*, 1937, p. 251)

### 2.4.2. « ne pas pouvoir bouger » :

*clouer, cloué, immobile, paralyser, paralysé* :

J'eus peur, une peur paralysante qui glaça mon être le plus secret (P. Bourget, *Le Disciple*, 1889, p. 196)

...il n'a pas la force de crier ; la terreur le cloue, immobile, les yeux, la bouche ouverts... (R. Rolland, *Jean-Christophe, L'Aube*, 1904, p. 4)

...en outre, la terreur que lui inspirait l'idée d'être arrêté paralysait chez Lampieur toute initiative et l'emplissait d'une malsaine et obscure soumission. (F. Carco, *L'Homme traqué*, 1922, p. 184)

### 2.5. « notion d'impuissance, d'être « agi » malgré soi, d'être non-sujet »

*saisi* (sélectionné dans les contextes de tous les substantifs et quelques adjectifs), *saisir* (près de *épouvante*, *peur*, *terreur*), *pris*, *prise*, *frappé* (*et frapper* avec *épouvante*), *proie* (*en proie à*, *la proie de* sélectionné dans les contextes de *panique* et *terreur*), *oser* (sélectionné auprès de plusieurs substantifs, adjectifs, verbes, pratiquement toujours en formulation négative si *ego* assume le cas ergatif), *affolé*, *fou*, *éperdu*, *irraisonné*, *stupide*, *ivre de*, *involontaire*, *irrésistible*, *emparer* (avec, au cas ergatif, le substantif désignant le sentiment et *ego* comme patient), *dominer* (dans le même type d'énoncé ou la construction *ego* + *dominé par*, ou encore, moins souvent, en allusion à la difficulté de surmonter le sentiment de peur) :

...alors une terreur profonde et invincible s'empara de lui... (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 241).

...et l'enfant, dominée par la terreur, ne jeta pas un cri et suivit sans résistance... (Ponson du Terrail, *Rocambo*, t. 3, 1859, p. 453)

Et je demeurai debout, haletant d'épouvanté, tellement éperdu que je n'avais plus qu'une pensée, prêt à tomber (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 856)

Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, une fuite éperdue dans la boue (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1509)

...paralysé par la terreur, j'étais ivre d'épouvanté, prêt à hurler, prêt à mourir. (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1887, p. 1135)

Nous nous regardions avec des yeux stupides, des yeux d'épouvanté, devant cet irréel (G. Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, 1907, p. 89)

...ce silence lui attachait aux épaules une peur irraisonnée (Chateaubriant, *M. des Lourdines*, 1911, p. 270)

...une horreur insurmontable la dominait toute, commandait chacun de ses actes. Il fallait fuir. (Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire ?*, 1932, p. 2)

Autrefois il était pris de panique, d'une terreur folle, paralysante, à la seule pensée de la mort... (E. Triolet, *Le Premier accroc coûte...*, 1945, p. 202)

...elle n'a pas osé s'enfuir... il lui faisait peur... H. Bosco, *Le Mas Théotime*, 1945, p. 94)

...alors, affolés et s'excitant mutuellement à la terreur panique, Us profitent d'une accalmie pour courir à la route en criant : « Ne tirez plus ! Nous nous rendons ! » (F. Ambrière, *Les Grandes vacances*, 1946, p. 239)

...les fuyards (...) en proie à la panique, cette espèce de diarrhée morale (as-tu remarqué qu'on appelle cela la courante) (C. Simon, *La Route des Flandres*, 1960, p. 193)

Aux notions évoquées dans le paragraphe 1 (*mélange et intensité*), on peut ajouter à présent que ce sentiment dysphorique et intense est en général indicible, inexprimable, pour des raisons psychologiques, physiologiques et culturelles. Comme il est indicible, il ne peut être exprimé que par le corps, le mouvement (*ego*

se trouve contraint à reculer, ou à fuir) et par ses manifestations physiologiques (être blême, glacé, le corps sans vie, dans l'impossibilité de bouger). Le corps tremble, frissonne, sue, les cheveux se hérissent, les dents claquent. *Ego* est dominé par des forces qui le dépossèdent de sa volonté en même temps que de sa capacité de langage, de ses caractéristiques d'être humain autonome. Ce sentiment, qui a la particularité de priver *ego* de sa volonté propre, ne peut s'avouer. Tous ces éléments ne sont pas surprenants, puisqu'ils décrivent une zone de réalité humaine, qui est dans une certaine mesure *indépendante de la langue* dans laquelle elle est formulée, même si chaque langue (ou peut-être groupe de langues) opère des coupes diverses, liées à ses systèmes, pour les exprimer. Ces résultats se situent dans le cadre d'une linguistique centrée sur le sujet humain, « l'homme de paroles »<sup>24</sup>. Ils sont à reprendre dans le cadre des sémiotiques de la culture, dans une étude globale des systèmes signifiants que Saussure appelait de ses vœux en la désignant par le terme de *sémiologie*.

### 3. La situation de peur : un événement ponctuel

Événement-clé dans la temporalité d'un acteur, la situation qui engendre ce sentiment particulièrement intense est évoquée par des substantifs évoquant les entités agents de la peur :

*accident, attente, catastrophe, crise, danger, etc., mort, mourir, perte (et perdre — un être cher, l'amour de qqn —), scène, spectacle, silence, etc.* Certaines de ces entités seraient reconnues comme agents de la peur de façon consensuelle par les sujets humains, alors que pour d'autres, l'universalité du caractère dysphorique et son degré d'intensité seraient à moduler : on ne peut pas mettre sur le même plan *la crainte* de mourir et *craindre les complications, de déranger, ou le scandale, etc.* Il faudrait donc étudier d'une part les mots sélectionnés dans l'ensemble des corpus, et, d'autre part, ceux qui se trouvent sporadiquement attestés. Cette étude ne peut être menée dans le cadre de ce travail, mais, au plan sémantique, et dans une perspective de linguistique textuelle, ces substantifs seraient étudiés en contexte, avec l'emploi de l'aspect et du temps grammatical (en particulier passage de l'imparfait au passé défini pour un événement prenant place dans le monde *d'ego*, emploi du subjonctif lié à la peur prospective, etc.), en les affectant à un acteur selon le point de vue de la dialogique. Cette revue des « objets » dysphoriques, ne manquerait pas d'intérêt pour la psychologie, l'ethnométhodologie, etc.

La situation est évoquée également par un ensemble de mots (grammèmes et lexèmes) qui servent à exprimer le temporel et l'aspectuel, les modalités du « procès », d'un événement ponctuel, bien délimité dans la temporalité *d'ego*, par rapport à d'autres événements :

*augmenter, redoubler, grandir, croissant, diminuer, soudain* (adjectif et adverbe), *subit, tout-à-coup*, (de *ego*) *céder à*.

...elle ouvrit les yeux, une terreur subite la fit frissonner toute entière (Musset, *Confessions d'un enfant du siècle*, 1836, p. 209)

...il pâlit, il l'examina avec une terreur croissante (Zola, *Madeleine Féral*, 1868, p. 170)

Quand elle se retrouva seule dans sa petite chambre, son effroi redoubla (A. Theuriet, *Le Mariage de Gérard*, 1875, p. 199)

Et Tron s'en alla, à reculons, dans une retraite de bête carnassière et lâche, cédant à la crainte, remettant sournoisement sa vengeance (Zola, *La Terre*, 1887, p. 484)

...la honte de céder à la crainte d'un péril imaginaire l'emportait de nouveau sur sa crainte même (G. Bernanos, *L'Imposture*, 1927, p. 379)

...dans un soudain retour de peur panique... (J. Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1952, p. 83)

L'expression de la gradation dans l'intensité entraîne la sélection de *au comble de, porté à son comble, le comble de* (avec *épouvante, horreur* et *terreur*, en fréquence de co-occurrence plus forte avec ce dernier) ;

...la pauvre fille, au comble de l'épouvante, disparut immédiatement.. (L. Bloy, *La Femme pauvre*, 1897, p. 46)

Remarques :

—Les sentiments s'inscrivent dans des temporalités différentes : caractère

ponctuel, soudain, pour la peur, aspect duratif de la haine. Parmi les mots qui

rendent compte de l'« aspectuo-temporel » en français, seuls des sous-ensembles

seront sélectionnés par le test pour chaque sentiment (et pour chaque thème) : avec

*haine*, on ne voit pas émerger comme avec *peur, soudain* ou *subit*, mais des mots

contenant le sème /duratif/, comme *nourrir, attiser, inextinguible, couvrir, vouer,*

*germer, tenace* (et même quelques attestations de *haine* (ou *ennemi*) *héréditaire,*

(voire *séculaire*).

—La sélection par le test statistique de *enfant* (et de l'adjectif *enfantin*, avec un

score inférieur) doit s'interpréter par le critère « aspectuo-temporel » : l'analyse

sémantique met en évidence que, en dehors des contextes où *ego* est un enfant, le

mot *enfant* est associé au champ de la peur parce qu'il désigne une période de la vie

où l'on est considéré comme peureux de façon « typique », et que l'emploi de ce

mot exprime également la notion d'intensité pour *ego*.

...je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle, ajouta-t-il en regardant Derville avec une anxiété peureuse, avec une crainte de vieillard et d'enfant (Balzac, *Le Colonel Chabert*, 1832, p. 143)

...s'il n'était pas peureux, mais peureux comme un enfant, peureux comme on ne l'est pas, ce serait un homme dangereux... (Stendhal, *Lucien Leuwen*, I.1, 1835, p. 173)

...elle était devenue plus peureuse qu'un enfant (J.-K. Huysmans, *Marthe, Histoire d'une fille*, 1876, p. 40)

Le marquis Foulques, qui, sous ses manières rudes, cachait le naturel craintif d'un enfant... (R. Boylesve, *La Leçon d'amour dans un parc*, 1902, p. 170)

...elle avait gardé toute sa vie une vraie peur d'enfant, bien cachée, bien étouffée en elle...  
(G. Roy, *Bonheur d'occasion*, 1945, p. 442)

et avec *enfance* :

...une espèce d'horreur craintive, qui la ramène peu à peu à l'enfance (G. Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchette*, 1937, p. 1307)

*Enfant* est un terme générateur d'univers<sup>25</sup> dans des énoncés où la prise en charge de la modalisation d'univers peut être assurée principalement par le sémantisme du verbe et le temps grammatical mais où il faut postuler pour ce substantif un trait /aspectuel/ (évoqué par Bally à propos des autres parties du discours que le verbe)<sup>26</sup> : un tel trait se trouvera en contexte, dans des mots comme *enfant*, *avenir*, *attente* (ou le deuxième terme d'une comparaison avec *comme*), sa présence devant être validée par la récurrence du trait dans d'autres lexies<sup>27</sup>.

### III. FAISCEAUX DE TRAITS ET VARIATIONS LINGUISTIQUES

Les notions dégagées dans la première partie, comme constituant le fonds commun d'expression de la peur, peuvent être exprimées avec d'autres lexies que celles qui satisfont aux contraintes fortes de sélection appliquées à la première recherche. Je vais donner à présent quelques exemples de mots sélectionnés avec un score d'écart réduit supérieur à 3, mais auxquels je n'ai imposé ni la contrainte de fréquence dans un corpus ni l'obligation de figurer dans plusieurs corpus. Ils montrent que la stabilité des structures onomasiologiques va de pair avec une grande variété au plan de l'expression.

#### A. La variation lexicale 1. La peur,

#### sentiment intense, dysphorique et mêlé

##### 1.1 L'intensité

Pour noter l'intensité, on trouve aussi *intense*, *inouï* (*sentiment inouï d'épouvanté*), ou *paroxysme*, *abîme de* :

Et comme elle s'était soulevée dans un paroxysme de terreur, dans un second paroxysme plus fort sans doute que le premier, elle se laissa retomber sur les coussins du sofa (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 657)

Tout son être sombrait dans un abîme d'épouvanté! (Chateaubriant, *Monsieur des Lourdines*, 1911, p. 221)

L'intensité pour *ego* peut être rendue par *vivre dans* :

Marguerite vivait dans l'épouvante ; elle ne m'en disait rien, mais je le voyais (Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, 1870, p. 416)

...cette inépuisable épouvante, où il vivait depuis six jours... (J. Malègue, *Augustin ou le maître est là*, t. 2, 1933, p. 325)

...à trente ans, je vivais dans l'épouvante... (M. Bataille, *L'Arbre de Noël*, 1967, p. 229)

On trouve aussi de nombreux exemples de *grand'peur* et *grande peur* ; mais, comme l'adjectif *grand* est sous-représenté dans le corpus étudié (sauf avec *frayeur*), celui-ci est affecté d'une valeur négative d'écart réduit (-1,18):

Il avait peur de soi-même, il avait une bien plus grande peur de Mme de Chasteller, et il avait une grande peur aussi de Melle Bérard (Stendhal, *Lucien Leuwen*, t. 2, 1835, p. 49)

L'accent peut être mis sur la gradation dans la temporalité de l'acteur :

...les populations, gagnées par la panique montante... (Zola, *La Débâcle*, 1892, p. 28)

Insensiblement, comme si cette masse humaine eût été un seul être, elle fut prise d'un frisson qui s'accrut par degrés jusqu'à la terreur panique... (P. Louys, *Aphrodite*, 1896, p. 196)

Pour marquer le crescendo, les auteurs emploient aussi *achever de* (sélectionné avec des verbes comme *terrifier* et *épouvanter*) :

...ce détail acheva de l'épouvanter... (Zola, *Madeleine Férat*, 1868, p. 83)

## 1.2 Le caractère mêlé

...un mouvement qui peignait autant de respect que d'horreur (Balzac, *Splendeurs et misères...*, 1847, p. 340)

...il semblait craintif, honteux, se faire tout petit, et son regard était constamment tourné vers la terre (J. Verne, *L'île mystérieuse*, 1874, p. 367)

...pour qui mon antipathie se double d'une répugnance quasi peureuse... (C. Farrère, *L'homme qui assassina*, 1902, p. 280)

...son regard était haineux et peureux, comme une bête à qui l'on a fait mal... (R. Rolland, *Jean-Christophe, Le Buisson ardent*, 1911, p. 1381)

## 2. L'expression du sentiment

### 2.1. « la parole, dire, se taire

»

#### 2.1.1. « registre de la parole » :

Au patient est associé *murmurer* dans les contextes de *avoir peur* et *faire peur* (alors

que *rire* ou *ricaner* sont associés à l'agent de la peur) :

— Vous m'avez fait peur, murmura-t-elle (G. Bernanos, *La Joie*, 1929, p. 551)

*Voix* peut représenter le patient :

...une voix faible comme la brise des paroles de terreur ou d'espoir... (Sand, *Lélia*, 1833, p. 191)

...il prononçait en ces temps, d'une voix craintive, en soulevant devant lui, comme pour écarter des présages néfastes, ses mains gantées de noir (R. Martin du Gard, *Les Thibault, La Sorcellina*, 1928, p. 1146)

Les mots de l'acte de dire pourraient faire l'objet d'une étude contrastive sur les registres agent/patient, en particulier pour *voix* ou *accent* employé avec les adjectifs « intensifs » *terrible*, *effroyable*, *horrible* (« Joue ! dit la Thénardier d'une voix terrible. » Hugo, *Les misérables*, 1862, p. 572), ou pour des mots comme *révélation* (« ...ce qui terrifiait don José, c'était cette révélation menaçante... », Ponson du Terrail, *Rocamboles*, t. 4, 1859, p. 273) ou *vérité* (« ...elle eut une peur enfantine de se l'entendre dire et que la terrible vérité se coagulât en des mots précis... », R. Martin du Gard, *Les Thibault. La mort du père*, 1929, p. 1351).

### 2.7.2. « sans parler » :

...il y a du mutisme dans l'épouvante ; les terrifiés parlent peu, il semble que l'horreur dise : chut ! (Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, p. 151)

Bientôt, elles furent trente, puis cinquante, toutes étranglées de la même terreur (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1300)

...une étrange panique aux cris inarticulés, aux gestes murés s'empara des hommes... (H. Barbusse, *Le Feu*, 1916, p. 347)

...avec des yeux où se lisait l'effroi de la mort... (Montherlant, 1926, p. 544)

La panique de la voix étranglait les mots au passage (R. Verceles, *Capitaine Conan*, 1934, p. 162)

...elle le regarda, d'un air interrogateur et craintif (Montherlant, *Pitié pour les femmes*, 1936, p. 1137)

...l'œil dit une épouvante... (R. Vailland, *Drôle de jeu*, 1945, p. 24)

## 2.2 « voir, exprimer par le visage et

### comprendre »

La synthèse lexicale la plus élaborée se réalise par la formulation : *yeux d'épouvanté*, où *yeux* peut être considéré comme un pivot de fonctions narratives, puisqu'il renferme les sèmes de l'acte de voir et de l'acte d'exprimer, en rendant visible pour autrui, le sentiment ressenti par *ego* :

...cette face pâle, à la bouche tordue, aux grands yeux d'épouvanté (Zola, *La Bête humaine*, 1890, p. 50)

Nous nous regardions avec des yeux stupides, des yeux d'épouvanté devant cet irréel... (G. Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, 1907, p. 89) [Cet auteur emploie également *yeux d'effroi* (*ibid.* p. 72)]

Par synthèse de la notion « ne pas pouvoir parler » (puisqu'il s'agit de Séverine assassinée par Jacques) et du regard considéré comme mode d'expression, Zola a pu écrire : « Les yeux de pervenche, élargis démesurément, questionnaient encore, éperdus, terrifiés du mystère » (*La Bête humaine*, 1890, p. 257).

Pour cette notion, les « variantes » de *yeux* sont : *face*, *figure*, *mine*, *air*, *prunelles*, *masque*, *physionomie* (et ces mots sont rarement employés avec un verbe support comme *exprimer*) :

...Dina souriait de l'embarras et de la mine panique de Bonaventure (P. Borel, *Champavert, Contes immoraux*, 1833, p. 134)

...l'effroi peint sur la figure de son ami... (Balzac, *Le Cousin Pons*, 1847, p. 98)

La face bouffie de sa femme, ce masque blême, ravagé par la peur, l'épouvantait (Zola, *Au bonheur des dames*, 1883, pp. 794-795)

...elle ne disait pas un mot, la face seulement convulsée en un masque d'indicible terreur... (Zola, *La Bête humaine*, 1890, p. 228)

...une lueur de vie et d'intelligence rentra dans ces prunelles, une épouvante y passa... (E. Vogué, *Us Morts qui parlent*, 1899, p. 376)

...la figure du prêtre normand exprima soudain l'horreur profonde et le dédain tout ensemble... (Barrés, *La Colline inspirée*, 1913, p. 124)

...et, de ses prunelles agrandies par l'épouvante, elle regardait une vision d'horreur (P. Bourget, *Lazarine*, 1917, p. 249)

La notion de compréhension s'exprime aussi *avec pensée* :

Cette pensée, surgie soudain en son âme, l'épouvanta (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 875)

tandis que cet énoncé de Zola :

...que la même pensée naissait au fond des yeux terrifiés de sa compagne (Zola, *Docteur Pascal*, 1893, p. 208)

exprime la synthèse de la notion de compréhension et de celle d'« yeux reflets du sentiment ressenti ».

### 2.3. Les manifestations physiologiques

#### 2.3.1. « être blême, être glacé, se sentir sans vie, dans un état proche de la mort » :

C'était un spectacle effrayant que la pâleur de cette femme, l'angoisse de son regard, le tremblement de tout son corps (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 657)

...des cris qui vous donnaient froid, des cris horribles (Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, 1870, p. 307)

Maigrat s'était levé, et son visage apparut, gras et blême, décomposé par l'épouvante (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1445)

...les glaces de l'effroi... (P. Adam, *L'Enfant d'Austerlitz*, 1902, p. 521)

...mes yeux se voilèrent, mes jambes fléchirent... (A. France, *Le Petit Pierre*, 1918, p. 170)

...une horreur qui la glaçait et la pénétrait jusqu'aux os (F. Carco, *L'Homme traqué*, 1922, p. 178)

De Véronique, paralysée par l'effroi, la physionomie resta d'albâtre une seconde... (M. Jouhandeau, *Mr Godeau intime*, 1926, p. 81)

...la perfection de sa terreur fut telle que le mouvement même de sa vie s'en trouva suspendu, et il crut sentir son cœur se vider dans ses entrailles (G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, 1926, p. 174)

...elle sortait de cette nuit d'effroi comme du gouffre élastique des fraîches eaux, inerte... (J. Gracq, *Au château d'Argol*, 1938, p. 134)

2.3.2. *L'idée de figement du corps et de raideur est rendue par : contracté, contraction, crisper, roide, pétrifié, oppressé.*

Elle resta glacée, pétrifiée, les yeux dilatés de terreur, la bouche entr'ouverte et le gosier aride, sans pouvoir faire un mouvement ni pousser un cri... (Th. Gautier, *Capitaine Fracasse*, 1863, p. 336)

...avec une angoisse d'épouvante qui lui crispait la face... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1885, p. 1038)

...tout à coup sa bouche se crispa, et laissa échapper une exclamation d'horreur indicible ; je ne reconnus plus sa figure de fou (G. Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*, 1908, p. 104)

Pour signifier que la peur intense saisit la personne entière, les auteurs emploient *os, mœlle, pénétré, muscle* :

...je ne sais quelle horreur secrète a pénétré avec un froid de glace jusqu'à la moelle de mes os, lorsque... (Th. Gautier, *Capitaine Fracasse*, 1863, p. 429)

...et une épouvante lui traversa les os (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1881, p. 346)

...le frisson d'épouvante le plus affreux qui puisse secouer des moelles humaines... (G. Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*, 1908, p. 82)

...ses muscles contractés par l'épouvante de la mort (G. Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchent*, 1937, p. 1298)

Oui, jeune homme, l'épouvante entre pas à pas en moi par les yeux (Id., *Monsieur Ouine*, 1943, p. 1366)

Ou intérieur :

...ses yeux dilatés semblaient exprimer un effroi intérieur que confirmait encore la pâleur étrange répandue sur ses traits (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 577)

un visage étrange, défiguré non par la peur, mais par une panique plus profonde, plus intérieure (G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, 1936, p. 1135)

Quelques pages plus loin, le même Bernanos renchérit sur cette idée :

Car je ne luttais pas contre la peur, mais contre un nombre, en apparence infini de peurs — une peur pour chaque fibre, une multitude de peurs (*Op. cit.*, p. 1228)

Pour exprimer cette notion, on trouve aussi *entrailles*, mot pour lequel Flaubert semble avoir eu une prédilection, puisqu'il l'a employé dans trois textes différents (*Première éducation sentimentale*, et *La Tentation de Saint Antoine*, dans les versions de 1856 et 1874) : sur les 6 attestations de ce mot dans les contextes de *épouvante*, 4 lui reviennent, 1 à V. Hugo et 1 à G. Bernanos.

...il entrevoyait un avenir prochain de dégradation complète, épouvante qui le prenait aux entrailles (Flaubert, *Première éducation sentimentale*, 1845, p. 202)

Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles... (Id., *La Tentation de Saint Antoine*, 1856, p. 532)

...Oh ! L'épouvante de l'éternité me glace jusqu'aux entrailles... (Id., *ibui.*)

On peut interpréter comme une synthèse de l'expression gestuelle du sentiment, du caractère irrépressible de la peur (avec, éventuellement de plus, la notion « ne pas pouvoir avouer, montrer sa peur », liée à la honte ou au danger), le syntagme

fréquent *laisser échapper* (ou *ne pouvoir retenir, réprimer*) un geste, mouvement de (*peur, effroi, épouvante, etc.*) :

Morrel laissa échapper un mouvement d'honneur et d'incrédulité (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 586)

...l'enfant laissa échapper un mouvement d'effroi (Ponson du Terrail, *Rocambole*, t. 3, 1859, p. 244)

*Chair* est parfois sélectionné et a été associé à *hérissier* :

Il semblera sans doute singulier que j'aie envisagé alors l'éventualité de ce malheur sans que ma chair se hérissât d'épouvanté (H. Bosco, *Le Mas Théotime*, 1945, p. 104).

#### 2.4. « ■ *Mouvement, non mouvement* »

##### 2.4.1. « *Ne pas pouvoir bouger* » :

Cette notion peut être exprimée avec des mots comme *force, faiblesse, chanceler, perclus, tomber* :

il portait des regards épouvantés autour de lui, sans force pour agir (F. Soulié, *Les Mémoires du diable*, 1837, p. 8)

...il regardait cela, perclus d'horreur et haletant... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 200)

Une effroyable terreur poigna Des Esseintes ; ses jambes se déroberent (J.-K. Huysmans, *À rebours*, 1884, p. 128)

...elle tomba, trop effarée pour résister, trop épouvantée pour appeler (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1885, p. 1040)

Par synthèse de la notion de regard comme reflet du sentiment et de celle de « figement », on trouve *regard lent* :

D'un regard lent et craintif, Chrysis s'assura qu'elle était bien seule (P. Louys, *Aphrodite*, 1896, p. 208)

##### 2.4.2. « *Notion de recul, de mouvement de fuite* » :

Et il fit deux pas en arrière avec un mouvement d'indicible horreur (Hugo, *Les Misérables*, 1862, p. 660)

...dans les bousculades de la panique (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1539)

Un arrêt, puis un recul ; une panique et le cœur des plus forts se trouble et s'effare, et on est entraîné, emporté comme par un flot qui monte... (R. Benjamin, *Gaspard*, 1915, p. 65)

#### 2.5. « *L'impuissance, l'être-agi, la dépersonnalisation* »

Pour exprimer la perte de contrôle *d'ego* sur ce qu'il vit, les modes d'expression sont variés : cette notion peut être rendue par l'emploi, en formulation négative à propos *d'ego*, de mots comme *brave, audace*, ou en formulation positive, *lâche, lâcheté* (que l'on rapprochera des emplois à la forme négative de *oser et pouvoir*, constatés dans l'ensemble du champ étudié).

Négrel se sentait blêmir, lui aussi, très brave d'ordinaire, saisi là d'une épouvante supérieure à sa volonté, une de ces épouvantes qui soufflent de l'inconnu (Zola, *Germinal*, 1885, p. 1436)

ou par des énoncés comme :

...il se demanda : «peut-on avoir peur malgré soi ?» et ce doute l'envahit, cette épouvante ; si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible le domptait, qu'amverait-il ? (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1884, p. 84)

Il ne répondit pas, il était imbécile et terrifié. Il suivait avec une angoisse d'idiot les mains de sa femme nerveusement agitées... (L. Duranty, *Le Malheur d'Henriette Gérard*, 1860, p. 346)

...une épouvante égarait leurs yeux... (Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1889, p. 1169)

Dans ce paragraphe, ainsi que dans la partie H, il s'agit de mots sélectionnés par le test de l'écart réduit : on a pu relever çà et là, dans les exemples, des formulations originales qui rendent compte des concepts dégagés, mais utilisent des mots non sélectionnés comme *albâtre* dans « (sa) physionomie resta d'albâtre une seconde » exprimant l'aspect pâle, figé et sans vie du visage. Ainsi, les mots sélectionnés servent de « filtres », menant à d'autres lexies avec lesquelles ils peuvent entrer dans toutes sortes de combinaisons syntaxico-sémantiques. Une lecture humaine, même extraordinairement attentive, ne pourrait garder fidèlement en mémoire ni les mots ni l'ensemble des notions intriquées dans le signifié des lexies rencontrées : le tri préalable et le rapprochement, dans les documents extraits des corpus sélectionnés, des mots co-occurrents, procurent une assistance qui permet d'extraire les richesses enfouies dans la base textuelle.

## B. Structures sémantiques et textualité

Les exemples donnés illustrent suffisamment comment la plupart des signifiants sont à interpréter selon deux, voire plusieurs isotopies (parmi lesquelles la notion d'intensité dans le registre dysphorique est primordiale). On peut noter le caractère particulièrement synthétique de la langue française, dans *visions d'épouvanté*, par exemple : il oblige à paraphraser longuement, pour faire apparaître les notions impliquées par la synthèse des sémèmes, ce qui est décodé instantanément par tout locuteur francophone (dans une tâche de « perception sémantique »<sup>28</sup> dont on ne connaît pas encore les processus).

J'esquisserai seulement ici quelques grandes lignes d'approches que l'on peut réaliser avec ce type de documents informatiques et statistiques (qui montreraient comment interagissent le système lexical et les autres sous-systèmes de la langue) :

a) On a noté l'importance des notions de perte de contrôle, de non-puissance, de dépersonnalisation de *ego* et passé en revue des mots qui comportaient les sèmes qui en rendent compte. Mais on pourrait les appréhender sous l'angle de données textuelles : le fait que le sentiment est en position d'ergatif agissant sur *ego*, que *pouvoir* ou *oser* se trouvent en formulation négative ou au subjonctif du monde contrefactuel dans la plupart des énoncés, et l'importance quantitative des formes passives employées à propos d'*ego* (*frappé, en proie à, saisi, etc.*). Cet ensemble de notions a entraîné la sélection de *humain* (et *naturel, instinctif, natif*) ou *bête*, à étudier pour leur valeur aspectuelle de type, dans des énoncés comme : « un cri qui n'avait plus rien d'humain » .

b) La macro-structure sémantique de la peur peut se caractériser comme un « système » articulant l'ensemble des notions dégagées, comme des variables et celles-ci sont attestées dans des combinaisons multiples : chaque auteur reprend les différents éléments dans une expression toujours nouvelle, en jouant sur la possibilité de varier certains signifiants et sur les potentialités de la langue, en particulier, me semble-t-il, le déplacement des actants sur l'échelle de transitivité (cf. : *ego* est glacé d'effroi ; l'épouvante glace *ego* ; « les glaces de l'effroi » ; « sa colère me glaçait d'épouvanté » et « la peur me prend, un froid me glace »).

Les mots et syntagmes servant à désigner les notions que j'ai relevées, peuvent, bien entendu, être employées dans des contextes où l'on évoque **seulement** un sentiment caractérisé par son intensité dans le registre dysphorique comme la souffrance, la douleur (« mais toute l'angoisse de la terrible semaine fait trembler sa voix, lorsqu'elle demande... » R. Martin du Gard, *Les Thibaut. Le Cahier gris*, 1922, p. 653 ; « il tremblait, en proie à un déchirement terrible » Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire ?*, 1934, p. 33), et pour d'autres registres, pour certains mots. Mais on reconnaîtra un contexte de peur au fait qu'il renferme à un degré élevé aussi bien des mots du champ lexical étudié (cf. le tableau 2, en annexe, sur les co-occurrences) que les notions mises en évidence dans cette étude, exprimées principalement par les signifiants repérés dans les parties II et III (compte tenu des variations possibles sur le plan morpho-syntaxique)<sup>29</sup>.

c) La lecture des contextes de co-occurrences sélectionnés par le test statistique met en évidence des éléments d'étude sur les sémiotiques de la culture :

des schèmes de  
représentation, normes socialement, apparaissent clairement dans  
cet ensemble  
d'énoncés du roman français, assez homogène au plan de la « norme  
littéraire ». La  
peur, on l'a vu, est considérée comme inavouable, mais de  
l'ensemble des  
contextes se dégage l'idée qu'elle est honteuse, s'il ne peut la  
dominer, pour l'être  
humain mâle, d'âge ni trop tendre, ni trop avancé ; en revanche, la  
peur est admise  
pour les enfants, les femmes et les vieillards, et le test a sélectionné  
de façon non

équivoque *craintif*, *peureux* et *terrifié* pour des sujets enfants ou féminins (tandis que *terrible* et *effrayant* le sont à propos d'hommes)<sup>30</sup>.

J'ai mentionné plus haut la sélection de *bête* : les animaux apparaissent dans les contextes soit à propos du fait qu'un être humain mâle dans la force de l'âge est considéré comme ravalé au rang d'animal par la peur intense qui le domine, soit pour exprimer une valeur de « type » : les animaux considérés comme peureux de façon typique sont l'oiseau, le volatile, le lièvre.

Parmi les entités agents de la peur, on rencontre de manière constante, chez de nombreux auteurs les ténèbres, la nuit, l'obscurité, et la forêt (*cf.* les *bois peureux* de H. Pourrat), ainsi que le silence : on peut ainsi mettre en évidence des schèmes de plus grand niveau de généralité qui sont des topoï (*cf.* : « un silence effrayant comme les ténèbres d'un bois ». Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 839) dont l'expression peut être l'objet d'études différentielles dans d'autres genres littéraires<sup>31</sup>.

d) Les marques prosodiques seraient à envisager avec l'ensemble de la macro-structure sémantique : importance quantitative des exclamations, des onomatopées liées au niveau infra-langagier, passage au style direct avec ouverture des guillemets dans les contextes où *ego* avoue sa peur par la parole ou le cri.

e) Sur le fond de régularités auquel j'ai fait allusion à plusieurs reprises apparaissent des particularités d'emploi d'un mot par un auteur. Zola est le seul auteur du corpus à écrire : « *la panique souffla* », à côté de l'emploi traditionnel du verbe *souffler* avec *un vent de panique* comme ergatif. Cette « lecture choisie » permet de repérer des variations idiolectales, et des procédés de création discursive.

#### IV. UN SUJET HUMAIN, DES EXPÉRIENCES VÉCUES, UNE LANGUE

Une longue tradition nous a accoutumés à réduire le signifié au concept, et à estimer que la « chose à dire » pourrait jouir de quelque autonomie à l'égard de la manière dont elle est dite. Dès que l'on a affaire à un corpus, cette illusion « conceptualiste » devrait se dissiper d'elle-même (Rastier, 1989, p. 102).

Cette expérience de « recherche thématique assistée par ordinateur » montre que le domaine sémantique n'est pas voué au flou et à l'aléatoire<sup>32</sup>, et qu'il existe des « passages obligés » pour exprimer dans une langue certains aspects de l'expérience vécue. L'expression des sentiments a ses « lois », qui peuvent être mises en évidence par des études comme celle-ci, réalisées sur chaque sentiment, reprises ensuite dans une étude globale d'un groupe (euphorique, dysphorique, etc.), puis de l'ensemble des sentiments, afin de dégager des constantes et des

particularités qu'il n'est pas possible de faire apparaître ici : pourquoi avons-nous en français 8 substantifs pour désigner la peur ? ; comment est-il parlé du corps dans les contextes des autres sentiments ?

Cette étude programmatique ne peut mettre en évidence des éléments qui ne sont perceptibles que si l'on passe à un niveau surordonné, le thème SENTIMENT, SENTIMENTS DYSPHORIQUES, ou, par exemple, JOIE (si la joie constitue une structure macro-sémantique opposée et complémentaire à la peur).

Les trois « axes sémantiques » que j'ai évoqués, à l'aide des signifiants avec lesquels le français les exprime, n'ont bien sûr été séparés ici que pour des raisons de clarté d'exposition : on a pu voir par les exemples que les notions dégagées sont intriquées au plan de l'expression.

Cette étude met en évidence :

- a) l'existence d'une macro-structure sémantique, référant à des particularités biologiques et psychologiques de l'espèce humaine, à des systèmes de « normes sociales », en partie indépendantes de la langue dans laquelle elles sont exprimées.
- b) Dans ce plan conceptuel, le français réalise des coupes qui lui sont propres, comme le fait chaque langue : l'expression linguistique de la peur dans notre langue entraîne l'emploi d'un certain nombre de lexies (lexèmes et grammèmes), dont le signifié contient (parmi les sèmes inhérents ou les sèmes afférents, validés en contexte), les sèmes /intensité/, /dysphorique/, /fixité/, /sensation de froid/, /pâleur/, /mouvement incontrôlé/, etc. Mais on ne peut prétendre trouver des structures lexicales correspondant strictement à ces notions et à elles seules puisqu'une langue n'est en aucune façon une nomenclature et que les sèmes sont interdéfinis dans des classes sémantiques (taxèmes) différentes (on dit *perclus de peur*, mais aussi *d'étonnement*, de *stupéfaction*, de *fatigue*, etc.).

Cette méthode d'étude thématique des énoncés d'une base textuelle me semble apporter un éclairage nouveau à la possibilité d'une « étude systématique de l'univers sémantique et conceptuel » (Baldinger, 1984, p. 155). À propos de l'exigence heuristique de dissocier le plan du concept et celui du signifié linguistique (exigence théorique fondatrice de la sémantique) il cite K. Heger : « n faut prouver, d'une façon ou de l'autre leur indépendance (des concepts) de la structure d'une langue donnée ». Puisque le concept « en pratique n'est saisissable qu'à l'aide d'un signifiant (...) cette indépendance ne peut être prouvée pour un concept isolé, mais seulement à partir des relations qui lient plusieurs concepts entre eux. Si le système de ces relations reflète une structure cohérente qui

assigne à chaque concept une place dans ce système qui revient à lui et seulement à lui, la preuve de l'indépendance exigée est fournie. Car, par une telle structure, le concept

est fixé par quelque chose qui ne dépend pas des données de la langue dont les signifiants servent à le saisir » (*ibid.*, p. 79).

Il me semble important de souligner que la portée de ces résultats tient au fait que la macro-structure sémantique de la peur a été étudiée *dans un corpus d'énoncés réalisés du français* (de façon compréhensionnelle) et non à partir d'un système qui aurait été élaboré *a priori* (de façon extensionnelle), sur la base d'intuitions ou d'une organisation des domaines d'expérience humaine, semblable au classement bien connu du *Begriffssystem* de Hallig-von Wartburg.

On a pu constater que les notions dégagées formaient des ensembles (comme /dysphorique et intensité maximale/, /corps glacé et sans mouvement, comme mort/, qui peuvent à leur tour être considérés comme une structure sémantique, une « subdivision » d'un thème (la valeur pour *ego*, les sensations corporelles, le mouvement, etc.), ou un thème (macro-structure). Ce fait rejoint une des principales difficultés rencontrées en sémantique, c'est qu'il faut à la fois distinguer des niveaux opératoires d'analyse (sans lesquels on mélange des entités de statuts différents), mais aussi reprendre les unités (les sèmes et les sémèmes), à d'autres niveaux car, comme les morphèmes (et plus généralement toute unité linguistique), ils ne sont pas limités à un palier d'analyse. On doit au contraire les appréhender par leur insertion dans des paradigmes d'unités où certains traits les différencient

... on a reconnu que la sémasiologie et l'onomasiologie sont des méthodes applicables à tous les rangs et que l'onomasiologie a dépassé de loin son point de départ, son origine dans le cadre de la « Wort-und Sachforschung », des « mots et des choses » (Baldinger, *op. cit.*, p. 220).

## CONCLUSION

...ces mots qui me servent à chaque instant et sont parfaitement clairs et immédiats pour tout le monde, jusqu'à ce qu'on les trouve isolés, obscurs et confus. Ce qui est clair comme *passage* est obscur comme *séjour*. La réflexion les brouille (Valéry).

Les résultats de cette recherche thématique, menée dans un corpus important, font apparaître que l'expression du sentiment de la peur se réalise principalement par la description de ses manifestations physiologiques. Il reste à confronter des études similaires pour chacun des sentiments, afin de vérifier leurs particularités respectives, et si le registre du corps s'avère le mode d'expression privilégié des émotions, il faut encore en préciser les représentations.

Si, en position de lecteur épisodique, on peut avoir tendance à considérer comme « allant de soi » l'emploi des mots du corps, et ceux-ci comme « pauvres au plan

sémantique » ou « démotivés », la perception change devant un corpus homogène, et ces mots (ainsi que *la proie de, saisi par*, etc.) semblent reprendre une nouvelle force d'expressivité : selon le mot de Valéry, ils s'avèrent autrement plus complexes comme « séjour » que comme « passage ».

Que l'on songe à la difficulté qu'il y aurait à restituer l'implicite que le français parvient à intégrer dans les formulations synthétiques dont j'ai donné de nombreux exemples. Cette synthèse lexicale s'est élaborée à travers le temps grâce à la mémoire collective transmise par l'institution sociale qu'est une langue. Celle-ci a enrichi de nombreux mots de sèmes afférents venus des champs d'expérience humaine où ils ont été employés en discours, et qu'on peut considérer comme des « marques sémantiques » servant de repères pour l'interprétation du sens au même titre que les marques segmentales ou séquentielles. Une locution figée comme *vision d'épouvanté* représente une forme achevée d'élaboration, une « bonne forme », résultant d'un compromis entre le plan conceptuel et le plan linguistique : elle tient compte de l'expérience humaine (et apporte les sèmes de contenu nécessaires à la compréhension) et elle exploite avec souplesse les potentialités du système de la langue, puisqu'elle permet un « jeu » sur l'actant et le patient.

L'existence d'une base textuelle comme FRANTEXT et le concours d'outils informatiques et statistiques, permettent d'envisager des recherches nouvelles en linguistique textuelle et dans le domaine des sémiotiques de la culture. Grâce à elles, la sémantique du français pourra mettre en évidence des « faisceaux de traits » qui sont comme les fils avec lesquels les écrivains inventent et tissent des toiles toujours nouvelles.

#### NOTES

1. Au sens de Hagège, 1985, p. 287.
2. Sur le genre de texte comme norme sociolectale, v. Rasn'er, 1989, pp. 35-53.
3. Environ 350 romans, correspondant aux 608 textes-machine obtenus quand on fait la sélection par genre proposée par le logiciel d'interrogation en ligne — STELLA — de J. Dendien (les textes longs pouvant être référencés par plusieurs cotes-machine).
4. Même si une longue tradition nous a habitués à privilégier les substantifs, il n'y a pas de raison sémantique de négliger les autres catégories morpho-syntaxiques : « pour une analyse linguistique, tous les mots sont égaux en droit ». Rastier, 1989, p. 28.
5. Une proportion atypique de 52% pour *panique*, de même que des scores de fréquence très faible pour les mots sélectionnés dans le corpus *de frayeur* (qui m'a entraînée à supprimer les résultats *te frayeur* de cette étude synthétique même si, sur le plan sémantique, les données sont cohérentes avec l'ensemble) s'expliquent par des raisons sémantiques, liées au statut particulier de chacun des substantifs dans le champ lexical.
6. Je remercie pour sa collaboration toujours patiente et efficace J. Maucourt, informaticien à l'INaLF, qui a bien voulu mettre au point les programmes d'analyses et de tris statistiques,

de sortie des contextes sélectionnés et de tableaux synoptiques présentant les résultats issus de plusieurs corpus.

V. en annexe le tableau des co-occurrences des mots du champ lexical étudié qui précise la fréquence des mots-pôles et explique que la moisson de mots sélectionnés par le test est beaucoup plus importante auprès des substantifs.

Petit glossaire des termes techniques concernant l'assistance statistique et informatique :

*Co-occurent* : chaque mot sémantique d'un contexte de travail, quelle que soit sa place, est pris comme co-occurent du mot-pôle.

*Contexte de travail* : pour chaque occurrence du mot-pôle, on retient une séquence (dans un corpus de référence) comportant 10 mots avant et 10 mots après (la séquence peut être écourtée par un point).

*Lemme* : le regroupement des formes d'un même lemme sous sa forme canonique se fait grâce à un fichier dans lequel la majorité des formes homographes sont prises en compte.

*Test de l'écart réduit* :

de sortie des contextes sélectionnés et de tableaux synoptiques présentant les résultats issus de plusieurs corpus.

V. en annexe le tableau des co-occurrences des mots du champ lexical étudié qui précise la fréquence des mots-pôles et explique que la moisson de mots sélectionnés par le test est beaucoup plus importante auprès des substantifs.

Petit glossaire des termes techniques concernant l'assistance statistique et informatique :

*Co-occurent* : chaque mot sémantique d'un contexte de travail, quelle que soit sa place, est pris comme co-occurent du mot-pôle.

*Contexte de travail* : pour chaque occurrence du mot-pôle, on retient une séquence (dans un corpus de référence) comportant 10 mots avant et 10 mots après (la séquence peut être écourtée par un point).

*Lemme* : le regroupement des formes d'un même lemme sous sa forme canonique se fait grâce à un fichier dans lequel la majorité des formes homographes sont prises en compte.

*Test de l'écart réduit* :

$$r = \frac{F - F_{théor.}}{\sqrt{\frac{F_{théor.}}{N} * (1-p)}}$$

-F<sup>théor.</sup> de formule  $r = \frac{F - F_{théor.}}{\sqrt{\frac{F_{théor.}}{N} * (1-p)}}$

où p est le rapport du nombre d'occurrences du corpus de travail formé par l'ensemble des contextes de travail, au nombre d'occurrences du corpus de référence (corpus ROMAN), l'écart réduit permet d'apprécier la déviation d'une fréquence observée (Fobs.) par rapport à la fréquence théorique (F<sup>théor.</sup>) (F<sup>théor.</sup> = Fabsolue\*p) qu'elle devrait avoir si l'on fait l'hypothèse que les mots se répartissent au hasard dans un texte (plus le score d'écart réduit est élevé, moins la co-occurrence s'explique par le hasard). On a retenu un seuil r=3 à partir duquel on considère que la co-occurrence est non aléatoire.

7. Comme tante sélectionné pour sa co-occurrence avec *épouvanté*, chez 4 auteurs différents, ou *révolutionnaire* en co-occurrence avec *terreur* (sans majuscules).
8. Sur les finalités de la Base Thématique, v. É. Martin, 1993 ; dans la nomenclature des thèmes (pp. 267-283) on trouve *épouvante*, *horreur*, *peur*, *terreur* (avec renvoi à *épouvante*).
9. Des recherches menées à l'INaLF sur la statistique lexicale et la catégorisation devraient permettre de mettre au point prochainement des dispositifs plus sophistiqués.
10. J'emploie ce terme en hommage à la remarquable étude de K. Baldinger sur le système conceptuel du souvenir en français (v. Baldinger, 1984) : je dois beaucoup à l'ensemble des analyses contenues dans l'ouvrage cité et à ses mises au point sur les concepts fondamentaux de la sémantique.
11. J'emprunte à Hagège, 1982, pp. 100-112 la notion d'*ego*, comme centre de déixis qui me permet de référer à la personne qui éprouve le sentiment.
12. Selon le point de vue de la dialogique : sur ce concept et les autres *composantes textuelles* ■ *la thématique, la dialectique, et la tactique* - cf. Rastier, 1989.
13. *Panique* est, à son entrée dans la langue au XVI<sup>e</sup> siècle (*terreur Panice*, 1534, Rabelais), un adjectif dér. de Pan (dieu qui passait pour être responsable des bruits entendus dans les montagnes et les vallées), et le TLF donne 3 attestations modernes du sens étymologique : il ne devient substantif qu'en 1828-29 (chez Vidocq) pour désigner une peur collective, concept pour lequel il ne semble pas exister de désignation antérieurement en français. C'est seulement dans l'environnement de *panique* que les tests ont sélectionné *foule*, *gagné par*, *contagion* (qui se trouve également près de *crainte*), *galop*, *vent de + souffler*, et *courir* : le mouvement incontrôlé est particulièrement associé à la peur panique, cf. 2.4.1 pour la notion de mouvement en général dans les contextes de peur (les résultats du test apportent un éclairage particulier grâce auquel on peut fonder une étude différentielle du signifié de chacun des substantifs, adjectifs ou verbes).

Au cours de l'histoire de la langue les associations syntagmatiques évoluent avec l'évolution du signifié (en fonction des classes référentielles, c'est-à-dire du rapport signifié-concept) : un adjectif comme *panique* s'est employé en association avec *crainte* d'abord, puis *épouvante* (H. Pourrat, *Les Vaillances. Château des sept portes*, 1922, p. 69 et Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, p. 354) après avoir été originellement utilisé en syntagme avec un autre substantif du même champ d'expérience humaine (*terreur* est massivement associé à *panique* entre 1500 et 1800 dans FRANTEXT — 54 attestations —, contre seulement 3 de *crainte panique*). Ensuite, on le trouve dans le champ des sentiments mais pour un autre registre : « en proie à ce *désir* panique qui ressemblait à la peur » (Alain-Foumier, *Le Grand Maulnes*,

- 1913, p. 67). *Peur panique* est attesté dans le fonds roman chez Hugo et Balzac (à propos de Grandet et son or), puis on observe un hiatus jusqu'à Proust ; dans l'ensemble de FRANTEXT, c'est encore *terreur panique* qui l'emporte dans la première moitié du 19<sup>e</sup> s., avant que l'emploi substantival ne gagne (faisant régresser l'adjectif).
14. Les documents de co-occurrences informatisés, faisant ressortir les associations qui sont « sémantiquement figées », bien qu'attestées dans une infinité de types d'énoncés (permis par la souplesse de la langue, et les multiples intentions énonciatives) sont indispensables pour exploiter les richesses d'une base comme FRANTEXT et les mettre à la portée de l'analyse d'une mémoire humaine. D serait particulièrement intéressant d'utiliser ce type de résultats en lexicographie pour fonder un plan d'article sur des « catégories sémantico-référentielles » plus proches des catégories cognitives de l'esprit humain que les catégories syntaxiques, ce qui permettrait de faire apparaître comment la syntaxe et les unités de contenu s'articulent dans l'élaboration du sens.
  15. Les mots du champ des sentiments ont déjà été repérés comme ayant des comportements syntaxiques particuliers : on pourrait mener des études sur ce sujet, en exploitant la base FRANTEXT avec des outils informatiques et statistiques. Sur le plan diachronique, en tenant compte des faisceaux de traits sémantiques « hérités » de l'étymon, et des renouvellements apportés au cours du temps, ce domaine sémantique pourrait faire l'objet de passionnantes recherches. Juste un aperçu : le français avait à sa disposition le latin *tremere* qui signifiait à la fois « trembler » et « avoir peur ». Or il s'est donné un double moyen d'expression, *membre* (*craindre* par réfections successives du paradigme de conjugaison) pour désigner le sentiment (issu de *tremere*), et *trembler* pour désigner la manifestation physiologique (issu du fréquentatif *tremulare* de *tremere*), et, avec les dérivés, un double paradigme lexical est offert au locuteur.
  16. C'est dans ce sens, me semble-t-il, qu'on peut dire avec G. Guillaume, qu'un sens est lié à une forme et une seule ; il faut tenir compte du « moule syntaxico-sémantique » (révéléateur de la « sémantique de la syntaxe », au sens de Hagège, 1985, p. 288), des contraintes sur les classes d'actants qui peuvent occuper un rôle dans le schéma actanciel, et de « classes référentielles » dont l'inventaire n'existe que de façon intuitive *a priori*, mais qui émergent de l'analyse d'énoncés réalisés étudiés dans un corpus important comme celui d'une base textuelle (alors que les exemples forgés par les linguistes au cours de recherches théoriques ne tiennent souvent pas compte de l'ensemble des sémèmes, ou privilégient des points de détail avant d'avoir expliqué les régularités). Les classes référentielles ne sont pas en nombre illimité dans les contextes sémantiquement homogènes : si *revenant* est sélectionné par le test dans les contextes de *avoir peur* ou *effrayer*, il s'agit toujours du substantif désignant le « fantôme » et non du participe présent du verbe *revenir* ; ce verbe de mouvement n'est d'ailleurs jamais sélectionné auprès des mots désignant la peur (son score d'écart réduit est négatif) et la partie 2.4 montre que les « classes » de mouvement dans ces contextes sont relativement réduites.
  17. On peut expliquer par ce facteur l'adjectif *ridicule* exprimant le jugement porté par autrui ou par *ego* sur son propre sentiment : « une crainte ridicule me poursuivait en effet : on ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges ». A. Camus, *La Chute*, 1956, p. 1519.  
« Je faisais un effort pour chasser de mon esprit cette crainte irraisonnée, ridicule » Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire ?*, 1934, p. 326.
  18. On voit qu'à côté des verbes supports attendus comme *inspirer* ou *causer* considérés comme « sémantiquement » vides, *caler* et *trahir*, s'expliquent par des notions spécifiques au thème de la peur (comme *secret* ou *inexprimable*), liées à des savoirs humains passés dans la langue.
  19. À côté des énoncés dans lesquels *dire* concerne *ego* et qui justifient que ce mot soit retenu pour illustrer la notion de parole, de nombreux exemples attestent avec « on dirait » ou « à vrai dire » la notion d'indicibilité (l'obligation de garder secrète la peur) qui peut aussi être repérée dans les exemples donnés ci-dessus.
  20. *Hurllement*, *fracas*, *vacarme*, *bruit*, *tapage*, *tumulte*, employés en syntagmes avec *épouvantable*, *terrible*, *effroyable*, etc. peuvent référer à l'agent de la peur et, suivant les contextes, dénoter soit la peur (versant *agent* ou *patient*) soit l'intensité dans le registre /dysphorique pour *ego*/ en lien avec la douleur, la souffrance (morale ou physique).

21. Avec *haine* on n'emploie pas ce type de syntagmes et *yeux* n'est pas sélectionné par le test ; si *regard* et *visage* le sont, ils sont attestés dans des associations différentes de celles de la peur (*visage chargé de haine, qui respire la haine, rayonne de haine, etc.* ; on trouve de nombreux *regards de haine* mais aussi des associations avec *éclair, allumé, scintillant, etc.*). Si l'on examine un thème appartenant à un autre domaine sémantique que les sentiments, on trouve associées à *yeux* d'autres catégories référentielles : dans les contextes où *yeux* est employé pour évoquer la beauté de la femme, ou trouvera des syntagmes faisant allusion à la couleur, la taille, la forme, etc. (rejoignant le plus souvent des canons culturels). Mais si, dans les contextes de la peur ou ceux de la beauté féminine, on peut considérer *yeux* comme un « pivot de fonctions narratives », il en serait tout autrement dans un ouvrage d'ophtalmologie.
22. Sur la notion d'afférence, issue de systèmes socialement normés, v. Rastier, 1987, pp. 39-55.
23. *Mourir* et *mort* sont sélectionnés avec un score important d'écart réduit et pourtant une fréquence relative importante dans les sous-corpus, car ils sont employés dans toutes sortes de syntagmes, dont *avoir peur de mourir/de la mort*, concernant *ego* ou un autre acteur dont *ego* redoute la mort : (« ...plus souvent encore, il avait l'épouvante de mourir loin d'elle » R. Rolland, *Jean-Christophe, Antoinette*, 1908, p. 896 ; « Karelina, transie d'épouvanté, resta à le regarder mourir sans oser bouger. » M. Van der Meersch, *L'Empreinte du dieu*, 1936, p. 70 ; « La mort n'était ni plus ni moins effrayante qu'une vie qui n'avait pas été pour lui un véritable commencement » I. Monesi, *Nature morte devant la fenêtre*, 1966, pp. 252-253). Dans l'étude d'une œuvre on analyserait ce « danger » en le liant à un acteur, un monde, un univers, en précisant le caractère « réel » ou « imaginaire, contrefactuel », pour tel acteur, à l'instant t, ce qu'on ne peut faire sur l'ensemble de la base. On notera seulement que, en dehors des cas où la mort est un élément de la situation pour un acteur, on peut dire que, dans le roman, l'emploi de *mort* et *mourir* s'explique par l'expression d'une intensité maximale dans le registre dysphorique : cette axiologie est d'ailleurs intégrée à la langue par la phraséologie : *mourir de peur*. L'ensemble des résultats de cette expérience dans la base invite à considérer sous un autre jour la phraséologie, comme une somme de savoirs humains intégrés au langage, dont le degré de figement et de stabilité à travers la diachronie renseigne sur des caractéristiques humaines « intemporelles » liées à l'unicité de l'espèce.
24. Comme le rappelle C. Hagège, si la linguistique, à la fin de la seconde guerre mondiale, a « exercé une sorte de fascination sur les autres sciences humaines (...) parce que sa visée atteint au noyau le plus profond de l'espèce, et parce qu'elle s'était inventé un discours rigoureux et ordonné », on constate que depuis une vingtaine d'années, « ce magistère est contesté » (...) et que d'autres sciences humaines « semblent reléguer les spécialistes du langage dans une sorte de besogneuse arrière-garde, qui produit des travaux trop techniques, sans toujours tenir, quant aux dévoilements des nombreux mystères liés aux phénomènes humains, les promesses de naguère ». (Hagège, 1985, p. 7).
25. R. Martin, 1988 : avec l'aide du temps grammatical employé, le signifié du mot génère une image d'univers distincte de l'univers actuel *d'ego*, plaçant la référence dans le passé (sur les notions *d'univers* et *d'image d'univers*, v. aussi R. Martin, *Langage et croyance. Les Univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga, 1987).
26. Ch. Bally, 1950, p. 353 : « Mais puisque le français donne une si grande place à l'expression nominale (c'est-à-dire statique des procès !) ne peut-on pas s'attendre à ce qu'il arrive à rendre des nuances aspectives indirectement, par le véhicule des substantifs que la phrase met en contact avec le verbe ? Question embarrassante, parce que les études ont été peu poussées dans cette direction ; on cherche toujours l'aspect dans le verbe lui-même, presque jamais dans son entourage. »
27. Ce trait /aspectuel/ est à considérer comme un *trait-attribut* pouvant prendre, en contexte, certaines valeurs : /val. : imperfectif/, /val. : non accompli/ etc. (de même que le trait /modalité évaluative pour *ego*/ peut prendre la valeur dysphorique ou euphorique). Dans l'analyse des sèmes en contexte, il faut le marquer comme tel (*id est* : avec son *caractère aspectuel* £1 *sa valeur*) ce qui permet de justifier cette valeur (qui peut être contenue dans un sème afférent du signifié de la lexie), par la récurrence du trait, par exemple dans le sémantisme du verbe associé, *et aussi* dans le choix du temps grammatical. On peut ainsi expliciter une analyse en termes de « génération d'univers » ou de référence à deux moments

- vécus de la sphère *A'ego* (monde 1 et monde 2) qu'il faut faire intervenir pour les énoncés concernant la peur prospective, rétrospective, le pressentiment, etc. (cf. : « elle se voyait à l'avance, terrifiée sous son regard dur et méfiant » P. Reider, *Mademoiselle Vallentin*, 1862, p. 187 ; « il avait pour elle la répulsion terrifiée qu'on a pour les monstres » Zola, *La Bête humaine*, 1890, p. 234).
28. Sur le concept de « perception sémantique » v. Rastier, 1989, p. 9 et p. 20 et Rastier, 1991, pp. 207-223.
29. Si à la place du sème macrogénérique /humain/, le contexte valide le sème /inanimé/, avec « des mots de la peur », on se trouve devant d'intéressants exemples, fournis par les contextes de co-occurrence, où le sentiment est « attribué » à des inanimés : on peut les étudier sous l'angle du « réalisme » avec le concept sémantique de dissimulation-assimilation de traits :
- « ...la tristesse infinie de ses côtes, la magnifique horreur de ses grèves qui hurlent à la mort » O. Mirbeau, *Journal d'une femme de chambre*, 1900, p. 360.
- « ...des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante » Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1882, p. 800.
- « ...sans le soleil la campagne semblait encore plus morte abandonnée effrayante par sa paisible et familière immobilité cachant la mort aussi paisible aussi familière et aussi peu sensationnelle que les bois les arbres les prés fleuris » C. Simon, *La Route des Flandres*, 1960, p. 93.
- « L'aube déchirait sur l'horizon le bord de la nuit et de ses mains lentes voilait les étoiles soudain pâlies, comme peureuses à son approche » P. Hamp, *Marée fraîche vin de Champagne*, 1909, p. 85.
- « Les feuilles s'envolent par bandes, reviennent aussitôt, peureuses, apprivoisées » J. Renard, *Poil de Carotte*, 1894, p. 271.
30. À rapprocher de la fréquence de co-occurrence de *peur* et *enfant*, et également de nombreuses attestations dans lesquelles *cri*, *hurlement*, sont employés à propos de femmes. Ce schème culturel peut s'exprimer sous différentes formes: « ...j'étais saisi du même dégoût et de la même colère de voir (...) un homme (...) se défaisant à vue d'oeil, montrant sans vergogne son âme faible et épouvantée » J. Dutourd, *Pluche ou l'amour de l'art*, 1967, p. 41.
31. Comme par exemple celui de « nuit  $\Leftrightarrow$  peur », et « nuit  $\Leftrightarrow$  froid  $\Leftrightarrow$  peur », qui est souvent représenté dans le corpus : « le silence et les ténèbres, deux sources d'horreur » Balzac, *Splendeurs et misères*, 1847, p. 555 ; « Dehois ! les miasmes, l'obscurité, l'horreur étaient derrière lui » Hugo, *Les Misérables*, 1862, t. 2, p. 561 ; « La maison, ... le refuge contre tout ce qui est effrayant : l'ombre, la nuit, la peur, les choses inconnues » R. Rolland, *Jean-Christophe, L'Aube*, 1904, p. 25 ; « et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'étrange et d'effrayant » Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1882, p. 1244 ; cf. en poésie : « Le poète aujourd'hui, quand il veut concevoir Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir La nudité de l'homme et celle de la femme, Sent un froid ténébreux envelopper son âme Devant ce noir tableau plein d'épouvantement » Baudelaire, *Spleen et idéal*, I, V, 1861, p. 10.
32. Cf. par exemple Ullmann, 1965, pp. 126-131 : « Il résulte de ces enquêtes (de MM. Bally et von Wartburg) que le français moderne a une préférence très marquée pour le mot arbitraire, isolé et indécomposable. (...) Affranchi d'associations formelles, le mot se fait plus abstrait et s'intellectualise. (...) L'arbitraire du mot français s'explique donc en premier lieu par la faiblesse relative de la motivation morphologique. Le rôle des autres types de motivation est plus difficile à saisir. (...) La motivation sémantique, par contre, serait relativement riche en français pour compenser la maigreur de la motivation morphologique. »

## BIBLIOGRAPHIE

- BALDINGER (K.), *Vers une sémantique moderne*, Paris, Klincksieck, 1984.  
BALLY (Ch.), *Linguistique générale et linguistique française*, 3e éd., Berne, Francke, 1950.  
BALLY (Ch.), *Traité de stylistique française*, Genève, Georg ; Paris, Klincksieck, 1951.  
HAGÈGE (C), *La Structure des langues*, Paris, Seuil, 1982 (Que-sais-je?).  
HAGÈGE (C), *L'Homme de paroles : Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Arthème Fayard, 1985 (Folio Essais). MARTIN (E.), *Reconnaissance de contextes thématiques dans un corpus textuel. Éléments de lexico-sémantique*, Paris, CNRS-DMaLF ; Didier Érudition, 1993 (Études de sémantique lexicale). MARTIN (R.), Le Paradoxe de la fiction narrative : Essai de traitement sémantico-logique, in *Le Français moderne*, t. 56, 1988, pp.161-173. RASTIER (F.), *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987. RASTIER (F.), *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989. RASTIER (F.), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991. ULLMANN (S.), *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1965. WARTBURG (W. von), *FranzOsisches etymologisches Wörterbuch*, Tübingen ; Bâle, (1922-->).

## ANNEXES

	<b>crainte</b>	<b>effroi</b>	<b>épouvante</b>	<b>frayeur</b>	<b>horreur</b>	<b>panique</b>	<b>peur</b>	<b>terreur</b>
<i>angoisse</i>			<b>16</b>				<b>31</b>	<b>15</b>
<i>anxiété</i>	<b>6</b>	<b>3</b>	<b>4</b>			<b>2</b>		
<i>affolement</i>	<b>3</b>							<b>3</b>
<i>colère</i>	<b>21</b>	<b>16</b>	<b>10</b>	<b>4</b>			<b>46</b>	<b>15</b>
<i>dégoût</i>	<b>15</b>	<b>18</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>35</b>	<b>14</b>	<b>14</b>	<b>16</b>
<i>désespoir</i>			<b>6</b>	<b>2</b>		<b>5</b>		<b>13</b>
<i>douleur</i>	<b>18</b>	<b>14</b>	<b>16</b>					
<i>ennui</i>	<b>11</b>	<b>4</b>						
<i>haine</i>	<b>11</b>			<b>2</b>	<b>18</b>		<b>40</b>	<b>13</b>
<i>honte</i>	<b>29</b>	<b>7</b>					<b>55</b>	<b>13</b>
<i>inquiétude</i>	<b>13</b>	<b>5</b>	<b>5</b>				<b>25</b>	
<i>rage</i>			<b>5</b>					<b>6</b>
<i>remords</i>	<b>15</b>	<b>5</b>			<b>6</b>			<b>5</b>
<i>répugnance</i>		<b>6</b>	<b>6</b>		<b>4</b>	<b>4</b>	<b>7</b>	
<i>solitude</i>		<b>8</b>	<b>5</b>		<b>11</b>		<b>31</b>	
<i>souffrance</i>		<b>9</b>			<b>17</b>			<b>11</b>
<i>pitié</i>	<b>11</b>	<b>10</b>			<b>40</b>		<b>30</b>	<b>13</b>
<i>tristesse</i>		<b>10</b>						
<i>étonnement</i>	<b>7</b>	<b>12</b>	<b>6</b>	<b>2</b>				<b>6</b>
<i>surprise</i>		<b>9</b>	<b>7</b>					
<i>stupéur</i>	<b>4</b>	<b>12</b>	<b>12</b>					
<i>curiosité</i>	<b>16</b>	<b>9</b>		<b>3</b>	<b>10</b>			<b>10</b>
<i>admiration</i>	<b>7</b>	<b>11</b>			<b>8</b>			<b>9</b>
<i>respect</i>	<b>28</b>	<b>7</b>						<b>7</b>
<i>désir</i>	<b>42</b>	<b>12</b>	<b>8</b>					
<i>espoir</i>	<b>26</b>							<b>10</b>
<i>espérance</i>	<b>23</b>							
<i>joie</i>	<b>20</b>							<b>20</b>
<i>amour</i>	<b>40</b>							

Tableau I : Fréquences d'association entre les substantifs désignant des sentiments dans le corpus étudié



